L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

A. De BATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LA MARMITE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Heure est de ris que de larmes escripre,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

ANNEXION DE LA TRIBU DES BENI-M'ZAB

NOS BAS-BLEUS — LES HIRSUTES

Tirage Justifié :
52.000 N°S

CINQUIÈME ÉDITION

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

Jeanne CONFORT

NOS BAS-BLEUS

On ne parle que d'elles. Le gouvernement s'est enjuponné. Il y a des jupons dans tous les ministères, dans toutes les ambassades, du haut en bas, dans toutes les rédactions. Elles emplissent le monde. Le bas-bleu nous envahit. Ce n'est pas drôle. Tout ça parce que M. Gambetta a inventé la République athénienne et que Gill a coiffé l'universelle Juliette du casque de Minerve. Du coup, Juliette s'est prise au sérieux, elle a découvert son petit complot. Nous voyons des complots aujourd'hui, comme il y a douze ans, des espions. Au fond M^{me} Adam trouvait le général Campanon trop laid. La plastique est la profession de foi des femmes.

Celle-là, du moins, a de la fortune, un salon fort coquet, où l'on rencontre des hommes d'esprit et une publication spéciale : la Nouvelle Revue. M. Pailleron y doit un peu ses palmes académiques. Il n'y a que les femmes pour entrebâiller les portes des assemblées illustres. M. Pailleron était le candidat des dames. Il sait si bien débiter la grosse littérature ! Il fera risette à M. Chéribuliez. M^{me} Adam s'en amuse : ce petit Pailleron a tant d'esprit dans ses pièces en prose et il exprime des sentiments si vrais en vers faux ! Non, ce salon est étrange. Seulement M^{me} Juliette devrait se contenter de trouver des académiciens et de laisser en paix les complots.

Les gens d'en bas — les petites gens — qui lisent ces choses, ne croient pas que c'est sérieux. On est toujours tenté de sourire en voyant M. Clémenceau écoutant gravement une petite femme blonde, toute mignonne, lui parlant bien bas à l'oreille et lui racontant, dans un abandon délicieux, une nouvelle de l'agence Havas.

Vraiment, les nouvelles de la reine de Navarre sont beaucoup plus intéressantes.

Encore madame Adam porte-t-elle à ravir le peplum blanc chamarré d'or. Elle aime les Agar — au naturel, ou mieux, les confidentes de tragédies vraies. Elle est aimable, elle est souriante. Mais les autres ?

Je ne parle point de la Valtesse, ni de Gabrielle Elluini, la nymphé Egrérie du bouquet de Violettes. Ce sont des pécheresses qui se convertissent. Nouvelles Madeleines, elles tendent leurs mantes supplantes sous le ciel de leur lit. La politique leur donne un vernis, on devine qu'elles se sont frottées de des messieurs très bien, d'un parti très chic.

Mais celles qui s'agitent en désespérées ! Mais Louise Michel — qui m'a fait proposer un roman pour la « Bavarde ». Peut-être un roman du temps où elle écrivait ce qu'elle appelle des poésies bouffardes. Deux francs pour messieurs les rédacteurs du Figaro. — Louise, la vieille Louise est encombrante. Elle nous rasme ; voilà deux ans qu'elle a émis son aphorisme épouvantable : « Quand les cochons sont gras !... » Qu'attend-elle pour réaliser sa menace ? Noël arrive. C'est le moment de plonger le poignard révolutionnaire dans la gorge de Vitellius. Elle aurait une page superbe à écrire sur son propre livre. Qui l'empêche de faire un réveillon politique ? Vous verrez qu'elle n'en fera rien. Elle n'est que grotesque ; elle ne sera pas tragique. Puis elle s'est calmée depuis qu'on l'a fourrée au musée Grévin. Elle est en bonne compagnie — avec les gras. Elle se corrompt. Arthur Meyer savait bien ce qu'il faisait. Parions que c'est M. Gambetta qui le lui a soufflé.

C'est égal, c'est beaucoup de bruit pour peu de besogne. Olympe Andouard en fait autant, mais c'est plus drôle. Elle publie des livres, avec des dessins, des portraits de femmes décollées. La question sociale vue de la sorte ne manque pas d'attraits. Je m'explique qu'on accorde le droit de vote à d'aussi belles créatures ; mais, étant donné le tableau ravissant d'un corset outrageusement ouvert, je me demande si le voisin d'une aussi plantureuse femme ne sera point tenté de se tromper de boules blanches.

Madame Olympe tire si gentiment son bas bleu sur une jambe bien faite qu'on est

tenté de lui pardonner son amour de la réclame. Si Hubertine Auclerc, nous faisions de ces biographies, mais non ! Elle se contente de jeter dans les jambes collectivistes et anarchistes — son possibilisme. Ce qu'on use de mots en isme dans cette partie-là c'est incroyable. Elle vient de se marier, Hubertine : elle a épousé un brave homme qui peut d'autant mieux s'intituler sans-culottes — que c'est sa femme qui porte le pantalon. Déjà, les jeunes du parti la trouvent moins élégante, il y a de ces oiseaux qui ne chantent pas en cage. C'était, peut-être, une mascotte politique. La nuit de l'hymen elle aura flétri la fleur d'orange de son talent révolutionnaire.

Celle-là n'a point de bas-bleus — c'est trop salissant, — elle a carrément des bas rouges, — couleur de son bonnet.

Les femmes qui font de la politique ne seraient qu'amusantes — si elles ne tenaient pas tant de place. Qu'est donc devenue la lingère de la rue de Mulhouse qui agitait si haut le drapeau — en nous — des revendications féminines ? Femme de cœur, mais que de bruit ! Pendant le siège, ne s'était-il pas formé un bataillon de volontaires en jupons ? Elles mettaient leurs poignards dans leurs jarretières, à la façon des Espagnoles. Il est des volontaires du trottoir qui font presque la même chose : elles mettent des pièces blanches dans leurs bas, — ça porte bonheur. Ces amazones parlaient de Saragosse ; elles étaient jalouses des femmes d'outre-monts. L'une d'elles proposa, pour être dans la couleur locale, de se couper le sein. Toutes refusèrent avec indignation. Il fut reconnu que l'auteur de la proposition — une maigre — n'aurait eu à couper que du coton.

Sauf ce bataillon d'énigmatismes, qui font de la politique sang de boue, il y a des bas-bleus qui ne se servent que d'encre rose — sans pour cela écrire la chanson des Nouveaux Époux. Ainsi, M^{me} de Sade se moque de l'opportuniste comme de l'an quarante. Elle écrit des nouvelles sans trop de sel, avec beaucoup de poivre. Le dessin d'Henriot est la sauce. C'est croustillant, c'est relevé en diable. De la dentelle, du chiffon, des plumes, de tout et de rien : tout le triomphe de l'alcôve à l'heure où l'on se déshabille. C'est la joie des vieux qui ne badinent plus.

Quand les femmes se mêlent d'être légères, elles font rougir les hommes. Il y a une femme derrière Shoking ! et derrière Zut ! Et quand on peut ne être la marquise de Sévigné, on se contente d'être la marquise de Sade.

Je ne veux point dire que la docte marquise était toujours chaste. Il serait probablement dangereux de citer tout au long l'histoire du bâton de la Brinvilliers. Il a failli en cuire au Figaro, sous le consulat de Villemessant.

Une femme vivant d'une plume malpropre est plus hideuse qu'un homme. Pourquoi a-t-on un tel dégoût des femmes ivres ? Employer, quand on est femme, une encre corrompue, est-ce autre chose que se prostituer ? Mais c'est de vente ; la faute en est à l'eau-forte, qui a engendré des œuvres fortes... en épices. La plupart des nouvelles amoureuses ont été écrites par les femmes. On ne touche pas à ces masques de satin qui ne sont, après tout, que des feuilles de vigne.

Le bon abbé de Chauville, que la Sévigné amusait tant, serait ravi de savoir qu'ils s'écrivent les salons japonais ou dans les bouidours mystérieux de jolies filles, ces petits livres parisiens, exquis et fous — raccrochours splendidement illustrés — qui font psst ! psst ! à la porte des librairies.

Et cette semaine on découvrait une nouvelle étoile — nouvelle pour les profanes : Marie Krynska. C'est la muse des nouveaux venus. Les Hydrophobes la tutoient — elle est déesse ; les Hirsutes l'adorent ; elle est reine. Elle réunit dans un petit salon bizarre, les gentlemen et les poètes, ceux qui ont quelque chose dans le ventre. Elle a découvert Rollinat avant Albert Wolff. Chez elle, on fait de la musique, on lit des vers. Sarah Bernhardt n'a qu'à se bien tenir. Voilà une renommée qui pointe. Encore une femme ! Catulle Mendès aurait dû mettre ce nom-là dans les Mères Ennemies. D'autant mieux que madame fait des ballades, qui rappellent les « Petits poèmes en prose » d'On n'a d'eux que pour Baudelaire et Edgar Poe.

Madame Krynska sera célèbre demain. Le vestiaire du siècle comptera un jupon de plus.

Ce doit être drôle, dans son intimité une femme de lettres. Je ne sais pas si vous connaissez Lydia ? Lydia est une des princesses de la publicité. Elle est veuve — si toutefois elle a été mariée — d'un poète quelconque qui étant riche a trouvé le moyen de faire des rimes pauvres. Un épier qui avait l'ambition d'aller... à l'Académie de Bordeaux. Lydia lui jurait qu'elle le menait plus loin : à Athènes. Quand la cervelle du bonhomme eut éclaté, il était en plein Charenton.

Alors Lydia a ouvert ses salons. On a dansé, on a fait de la musique. Elle a déposé un album sur sa table. Les gens d'esprit y ont mis quelques mots ; et les imbéciles beaucoup de choses. Des dessinateurs ont entouré de dessins bizarres des vers plus bizarres encore.

On a réédité, on a chanté. La critique en cravate blanche est entrée à la remorque de quelques jeunes secrétaires déréglés. Lydia était lancée.

Sa vie est pleine — maintenant, archipleine. Sa figure est devenue d'une pâleur mortelle ; ses yeux sont devenus plus profonds : elle a des yeux qui réfléchissent. Elle se lève à dix heures ; met une robe de chambre rouge, chamarrée d'or, avec des filets grecs d-ns le bas. Ses cheveux ne sont retenus que par un ruban. Sapho n'avait qu'un ruban. Elle ouvre son courrier, fouette ses enfants, et lit Balzac.

On lui apporte tous les journaux du jour ; elle fouille, elle compulse, elle annote. Elle a besoin de documents pour une histoire de sa vie. Elle s'occupe de sa blanchisseuse, mais elle a donné rendez-vous à l'auteur applaudi du dernier drame. Elle va au devant de lui, les bras tendus : « Ah ! monsieur ! que c'était beau ! que c'était beau ! sa bouche garde la forme de l'O admiratif. Puis c'est le tour du jeune qu'elle protège. Elle le reçoit dans son bureau. Il tremble devant cette petite femme qui est presque un grand homme. Elle a des gestes maternels, qui réconfortent. Elle lit ses derniers essais, à la fois grondeuse et souriante. Lui l'écoute envahi par un certain malaise. Lydia lui parle dans le cou et elle encourage — outre les hardiesses de son style, les audaces de ses yeux.

Lydia est une puissance. Un ami de la maison, se demande pourquoi on ne déco rerait pas Lydia. On a bien fait chevalière mademoiselle Dodu et Rosa-Bonheur. Lydia aura son ruban, ce qui prouvera l'étroite parenté qui existe entre les rubans et les faveurs.

Ces pauvres femmes se donnent un mal étrange — pour être acclamées. Combien je prie pour Lydia, qui jette son nom à la foule, dans une éclatante fanfare, la petite muse du foyer modeste qui sans avoir jamais lu l'ennuyeux Horace ou l'insipide Boileau donne au Pot-au-feu une poésie que ne connaissent ni les madames Eve, et autres Lydia.

Elles ont, ces mignonnes créatures, des doigts blancs et roses, qui ont des reflets de nacre, et sottement, elle les trempent dans l'encroubré de nos enciers, quelle rage de vouloir être une femme de lettres quand il est si facile d'en être qu'une femme de bien.

E. DESCLAUZAS.

VÉNUS ET LE SOLEIL

A GABRIELLE ELLUINI.
... Là bas, un savant examine
Vénus passant sur le soleil...
Il la rencontre, la gamine,
La gamine au rire vermeil.
Avec cet air fou qui s'en fiche,
Elle fit les yeux en sautoir ;
Elle était pauvre, il était riche,
Elle était jeune, il était vieux.

C'était une admirable blonde,
Très grassouillotte, relevant,
Sans trop se soucier du monde.
Son jupon rose par devant.
Si bien que le vieux, immobile,
Planté tout droit sur le trottoir,
De l'enfant, à peine nubile,
Vit un pied adorable à noir.
Le désir empourpra sa mine,
Il trembla du front à l'orteil.
... Là bas, un savant examine
Vénus passant sur le soleil...
Et devant le vieux qui l'appelle,
Gentiment, elle se troussa,
Puis, plus légère qu'une oiseauille,
L'accorte gamine passa.
Mais relevant ses dandeaux lisses,
Très bêtement trop comme il faut,
Elle fit les yeux en coulisses,
Elle se tint sous son regard chaud.
... Le ciel devient d'un noir de mine
Le savant ferme l'appareil,
Car c'est en vain qu'il examine,
Vénus passant sur le soleil.
KARL MÜNTE.

LEURS MARI, LEURS AMANTS ET... LES AUTRES

Nous avons eu le don d'allumer bien des colères. Le terrain était brûlant, nous le savions. Les maris n'ont rien dit, les autres sont restés muets, les amants se sont fâchés. Ils sont impitoyables, ces amants.

Un monsieur nous écrit qu'il paye, lui, et qu'il se ruine. C'est un grand malheur ; ce n'est pas à ceux qui se ruinent que je faisais allusion. Une femme n'aime pas toujours celui qui paie le plus. On nous citait, l'autre jour, l'histoire d'un imbécile qui avait volé pour entretenir la sœur de son âme, — une serveuse de bocks. Le pauvre garçon n'avait pas une casquette de soie, mais il aura un bonnet de laine. Il y a des alcôves qui confinent au baigne.

On rencontre des jeunes gens très bien, épris d'une serveuse aux beaux yeux — ils sont des amis, ils ne sont pas des amants. Pas plus que l'actrice n'est une épouse, la princesse de la taverne n'est une amante. L'amour unique est trop haut et trop bas. La foule n'entend point qu'un seul homme possède ces femmes, comédiennes de la rampe ou de la brasserie.

Or, mes correspondants, aimez vos maîtresses, qu'elles soient dans les cafés joyeux, où teinte le fou rire, ou dans la chambre mystérieuse pleine d'un parfum troublant. Un baiser se prend où la joue se trouve. Soyez des buveurs de vin d'Espagne étendu d'eau. Moi, je ne bois que des vins modestes — mais je les bois purs.

E. D.

LETTRE DE FEMME

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro l'apparition des Ménages parisiens, par M. Alain Baquenne. Nous en extrayons la charmante nouvelle qui suit. (En vente chez P. Ollendorff, rue Richelieu, 23 bis.)

— Toc ! toc ! toc !
— Lève-toi vite, mon ami, c'est Mariette avec le chocolat, me dit tout bas ma femme.

Et elle me mit un petit baiser dans l'oreille, afin de sucrer la pilule. Je sortis du lit, grognant entre mes dents :
— Tonnerre !... tonnerre !
Toujours en avance aussi, cette fille. Huit heures n'étaient pas sonnées. Parole d'honneur, on aurait juré qu'elle le faisait exprès... juste dans le moment que... Tonnerre !

Une chose exquise, ces matins d'hiver entre chien et loup, ni trop chien ni trop loup, avec l'amour, l'amour frileux, en trait d'union. Et c'était le premier, puisque nous étions des mariés de septembre. Tonnerre ! La glace commençait à se rompre. elle était même rompue, la glace, autant dire !

J'avais passé ma robe de chambre, et une main au bouton de la porte du cabinet de toilette, j'envoyais, du bout des doigts, des baisers à ma chérie, qui riait à petits coups de mes : « Tonnerre ! » Mais elle avait très faim, ce jour-là, ma chérie. L'amour, ça creuse. Et, sans me répondre seulement, elle fit :
— Entrez !...
C'était mon congé en bonne forme : je n'insistai pas ; la lutte n'était pas égale, soyez juges ! D'un côté, un pauvre petit bonhomme de lieutenant d'artillerie, dans une tenue ! et dépeigné ! De l'autre, Mariette, avec le chocolat, du chocolat au lait, léger, léger, une mousse, comme Suzanne l'aimait, enfin. Je n'insistai donc pas ; et, furieux, je me repliai, pas en très bon ordre.

Il faut vous dire qu'il faisait un froid noir (non, qu'il ne faisait pas un froid noir) (non, qu'il ne faisait pas un froid noir) 188... il y a de ces dates à griffes qui ne vous lâchent plus. Et c'en est une qui en a de fameuses griffes, allez ! Mais n'anticipons pas.

Dans le cabinet de toilette — une pièce d'angle, au nord, une Sibérie à l'échelle de 1/80000 — Castagnol, mon ordonnance, valet de chambre et cocher tout ensemble, était après le feu, qui ne prenait pas. Il ne prenait jamais quand c'était Castagnol, et lui se vexait jurant :
— Mais prendras-tu, s'teure, prendras-tu ?... Y n'est comme ça qu'avec moi, c'n. d. D. là ! Y m'en veut ; pour sûr, y m'en veut !

Par la fenêtre ouverte sur le boulevard du Roi, le vent tirait de plein fouet. Fichue garnison que Versailles ! A-t-ildu en pincer de ces rhumes, Louis XIV ! Aussi il en est mort : c'est bien fait ! Il me semble que je passais la Bérésina — un vieux souvenir de famille — mon oncle, le général comte de Francastel, qui l'avait, lui, passée ponde bone et ne détestait pas de loin de me le faire assavoir. Le sacré vent ! Il me prenait à revers traitreusement, trossait les pans de ma robe de chambre et remontait, remontait sous le litge. Tonnerre ! Là non plus je n'insistai pas ; la lutte n'était pas égale, et, fermant la croisée, j'arrachai le suiflet des mains de Castagnol.

Il s'était mis à bavoter Castagnol, à la po-

sition du canonnier sans armes, « les pieds un peu moins ouverts que l'équerre... » etc., etc. et il mastiquait dans sa bouche quelque chose de senti. Lorsqu'il eut bien mastiqué :

— V'voyez m'l'tnant ? Y m'en veut, l'sacre, y m'en veut !
Tout à coup j'entendis une petite toux : « Hum ! hum ! » qui venait de la chambre de ma femme. Je prêtai l'oreille.

La bouche de Castagnol se fendit de biais ; il frisa de l'œil gauche (c'était la manière de rire de Castagnol), et il dit :
— C'Madame, m'l'tnant, c'Madame qui rogne !

Parbleu ! je la connaissais bien cette petite toux. C'était le signal ; ça voulait dire : « Jean, le déjeuner est servi, Mariette n'est plus là. Tu peux venir ! » Il me sembla pourtant que le « hum ! hum ! » était une idée moins tendre, ce matin-là, et qu'on y sentait de l'impatience, un tout petit peu d'impatience. Je me relevai et quand je vivrais cent ans — le mot favori de ma tante-mère, qui me donne chaque fois la petite mort — quand je vivrais cent ans, je n'oublierais pas l'air dont me reçut ma chérie. Le premier air depuis deux mois de mariage ! Un air à faire geler le mercure. Je tombais bien, moi, de Sibérie en pôles Nord !

Mon chocolat n'était pas sur le guéridon, près du lit, où on le posait d'habitude. Par ordre, sans doute, Mariette l'avait mis sur la table, contre la fenêtre, aux cinq cents diables.

Il faut qu'il y ait un cheveu ! pensai-je. Est-il dans le chocolat, le cheveu ! That is the question. En garde, assurez garde, mon lieutenant, et s'agit d'ouvrir l'œil, et le bon !

J'empoignai une casserole d'argent — un vieux souvenir de famille aussi, elle — et, traînant le pied, je poussai une pointe du côté du guéridon. Mais le cheveu n'était décidément point dans le chocolat. Ma femme me foudroya d'un regard il n'y avait pas à s'y tromper ; cela signifiait : « Non, monsieur ; pas de guéridon aujourd'hui, monsieur ! Retournez là-bas, monsieur, près de la fenêtre, monsieur, en patience, monsieur ! Et gare aux arrêts de rigueur »

Je faisais pitié : planté au milieu de la chambre, une casserole d'une main, une chaise de l'autre, souriant bêtement, la bouche ouverte.

— Enfin quoi ? voyons ! Qu'est-ce qu'il y a, dis-je.
Alors Suzanne :
— Il y a... il y a... une lettre pour vous sur la table.

Et sans me regarder, elle se mit à bourrer son chocolat de brioche, marcouvrant la cuiller à peu près comme un écouvillon.

Je compris. Il était dans la lettre le cheveu. Je battis en retraite honteusement : un lieutenant à la ire du 3e du 22 !... Tonnerre ! quand j'y pense ! quand j'y pense !

La lettre était là, posée sur la Revue des Deux Mondes, si petite que je ne l'avais pas aperçue de prime abord ; une enveloppe vert pomme à filets roses, avec cette adresse :

Monsieur
Monsieur Jan de Bonheur
Véténant au 22^e régiment d'artillerie
Versaille
Seine et Ouzas

Tonnerre ! cette orthographe !... Il n'y avait qu'Angéline pour... Une blonde, extrêmement blonde, et mûre, extrêmement mûre, que toute ma promotion avait beaucoup aimé.

C'était un ex « grande cocotte » de province, qui, s'étant ruinée sur le tard avec les valeurs à turban, avait pris ses invalides à Marlotte, où elle avait ouvert — *Au rendez-vous des Artilleurs* — un petit bouchon, très proprement tapissé avec ses obligations ottomanes. Nous l'avions surnommée « Tante Botte », vu son âge et son faible pour l'artillerie, la botte. On y allait en bande de Fontainebleau, qui pour faire ripaille, qui pour faire dousin, qui pour faire l'amour.

Et comme, à cause de mon estomac, je n'étais pas fort sur la ripaille, pas fort non plus sur le dousin, toujours à cause de mon estomac, alors vous comprenez... ? Elle avait correspondu à ma flamme : là-Jessus, pas l'ombre d'un doute ; mais jamais, au grand jamais par des lettres. Aussi bien, depuis ma sortie de l'École, il n'y avait plus eu ça ! Que signifiait cette épître ?

do patchouli, ça flairait à plein nez la lettre de femme.

Me voyez-vous, non, mais me voyez-vous en robe de chambre, la moustache à hue et à dia, en arrêt devant cette table où fumait mon chocolat — du chocolat à l'eau, épais, épais, comme je l'aimais, enfin — flanqué d'une enveloppe vert pomme ?

Avec ça je sentais dans mon dos les yeux de ma chérie.

Tonnerre ! si la promotion de 77 avait été là, elle se serait vraiment payé une bosse de rire !

Mon premier mouvement fut la colère, une colère noire (pourquoi noire ?) ; le second... Mais à quoi bon vous parler du second, puisque ce fut le premier que je suivis ? Je fis demi tour et, prenant ma grosse voix de commandement :

— Comment cette lettre se trouve-t-elle là ? dis je. Qui s'est permis... ? Elle m'attendait pas à celle là, ma chérie ; et voilà ses plans en déroute. Car elle avait tiré des plans. Elle balbutia :
— Mais... je ne sais pas... C'est Mariette... La lettre était glissée sous la bande de la Revue... Alors... involontairement... Elle s'excusait, la pauvre chérie ! Tonnerre ! Tonnerre ! Voilà pourtant à quoi elle sert, la Revue des Deux Mondes ! Du propre, en vérité, pour une Revue si comme-ill faut !

Je marchai vers le lit :
— Je vais l'expliquer, fis-je. C'est on ne peu plus simple !... Mais elle me coupa la parole : de voir que j'expliquais, ça lui rendait son courage.

Vous remarquerez, me dit-elle, que je... ne vous ai pas demandé... à la lire, ça... lettre !

La lire ! Et moi qui, dans mon trouble, ne l'avais pas ouverte ! La lire ! Une idée, cela. Et je rompis l'enveloppe vert pomme. C'était une demande de secours bien humble. Il paraît que les promotions qui m'avaient succédé avaient perdu les traditions : on n'aimait plus tante Botte. Il y en avait une autre, tante Botte, qui était venue s'installer vis à vis. Alors, comme la concurrence était plus blonde et plus mûre, et qu'elle avait beaucoup plus d'orthographe... Sacrés promotions décidément ! Elle me donnait du « monsieur le lieutenant » par le nez, et finissait en me « saluant bien sincèrement ». Signé : *Tante Botte (Angéline)*. Il n'y avait là rien de contraire aux bonnes mœurs, et, si j'avais suivi mon second mouvement, j'aurais tout compté à Suzanne. Mais le premier, vous savez ce que c'est !

Et, très en colère, je mis la lettre en tapon et la flanquai au feu.

C'était idiot, je le reconnais. Qu'est-ce que vous voulez ? Il est toujours idiot, mon premier mouvement ! Mais, par contre, le second... Le mal est que je ne le suis jamais.

Puis, revenant à ma femme, je lui débâta une histoire. C'était une grande dame étrangère... qui m'écrivait... pour des renseignements... Une très grande dame... étrangère et sans orthographe, par conséquent... Je l'avais connue à Fontainebleau, où elle venait... pour la poitrine... et où lui avait donné quelques leçons...

« D'orthographe ? fit ma femme, qui riait, un peu jaune (pourquoi pas noir ?), mais qui riait.

Mais non... mais non, d'équitation ! C'est d'Andilly, qui m'avait présenté. Tu sais bien, d'Andilly, le grand d'Andilly, dont la sœur a épousé Rochebrune, charmant garçon, sorti avec la n^o 1 de l'École de Guerre et proposé pour chef d'escadron...

J'essayais, comme on dit, d'enfler la venelle. Mais va te promener ! Elle avait tiré des plans, ma chérie.

Vous remarquerez, dit-elle, sérieuse, vous remarquerez que je ne vous ai pas demandé... à la lire, cette... lettre... Elle tenait beaucoup à me faire remarquer ! Et paf ! la voilà qui fond en eau dans sa tasse, bourrée jusqu'à la gueule comme un mortier à la Courbon. Les larmes aussi devaient être dans le plan. Et je n'entendis plus que des phrases hachées menu :
— Malheureuse !... maman... l'avait... bien dit ! Il est si... si courroux... Affreux, si vous... si vos maîtresses... viennent vous... relancer... jusqu'ici... Non... n'approchez pas !... Je vous... méprise... je vous... J'étais tombé à genoux au pied du lit et j'avais pris sa main, qu'elle retirait par petites saccades. Oh ! pas de ça ! La 1^{re} du 3, on a de la poigne, tonnerre ! Cinq bonnes minutes, il n'en fallait pas plus pour lui faire avaler la « grande dame étrangère ». Mais j'étais dans un jour de guigne.
— Toc, toc, toc !
C'était Mariette qui venait « faire voir à Madame pour les petits pissés ». Tonnerre ! tonnerre ! Et il fallut bien repasser la Bérésina et rentrer, avec mon chocolat froid, dans le cabinet de toilette.
Comme si les « petits pissés » n'auraient pas pu attendre !
Alain Baquenne.

Chanson d'hiver!

A VALENTINE. Il est bien loin le Mai... De nos baisers témoins... L'hiver avec ses froids... Viens vite au coin du feu...

OSWALD.

ANNEXION

TRIBU DES BÉNI-M'ZAB

Oasis des Béni-M'Zab (Algérie)

Gardaia, 1er novembre 1882.

Mon cher d'Asco... Où sont les belles nuits d'antan?... On a vaincu. La France vient d'annexer la confédération de l'oasis du M'Zab...

Pas gai, mon cher, pas gai du tout. Avec ça que cet animal de Frigolet a perdu ma pipe. Un brigand ce Frigolet. Le général de la Tour d'Auvergne...

C'est à Alger que j'étais de savoir l'amour défendu, celui qui est fait des sourires d'une ingénue et des chuchotements d'une duègne. La jolie ville, pittoresque, avec son mélange cosmopolite...

La plus étrange m'avait sur la route d'Alger à Blidah. Une route bien difficile qui coule aux notes bien des misères. Ce fut une œuvre de longue haleine accomplie sous un soleil brûlant...

Blidah nous menageait une surprise. C'est une ville arabe, fortifiée par l'armée française. Ville indigène, les Kabyles dans les montagnes, les Maures dans les rues...

Le régiment continua sa marche sur Médéah et Titeri, poste fortifié à quelques lieues de la région des hauts plateaux. Médéah est un point important pour se rendre dans le sud de l'Algérie...

La vie des camps, la vie du soldat au grand air, au danger, à la gloire, n'est-ce pas la vie française? L'immense plaine de Djaï-Kahala est couverte d'hommes d'artillerie, de tentes, d'artimonas...

tente ou ses marmites de campagne; les fusils sont aux épaules en tous sens, les mains sont dégantées, les tuniques ouvertes, les pantalons dans les guêtres...

Là, sur le bord d'un chemin, dans le fond d'un vallon, autour d'un torrent, en rase plaine ou sous la broussaille un bataillon est rangé. Des chevaux hennissent attachés à des piquets, débridés, paissant l'herbe...

Mais la nuit tombe, le convoi s'arrête, les caisses, les barils, les bagages sont jetés sur le sol sans ordre, les bêtes déchargées paissent librement, quelques tentes sont dressées çà et là au hasard...

De nos jours, par les grands mouvements d'armée qui s'opèrent et avec nos chemins de fer en France, on parle de milliers d'hommes comme on parle de millions, et pour organiser la marche d'une colonne expéditionnaire en Afrique...

C'est à peine si quelques hommes du métier songent à ce qu'il a fallu de pensées, de soins, de privations, de peines pour faire mouvoir ces troupes, pour assurer leur existence future, au milieu des montagnes, qui ne produisent même pas les aliments nécessaires à leurs habitants sauvages...

Et il n'y a ni Océan, ni routes, ni chemin de fer. On ne rencontre en Afrique, presque partout, que des rochers, des montagnes dénudées ou semées d'une herbe de hasard...

Sans amour, mon cœur s'en allait Et ma pauvre muse pleurait Chantant sa neige!... Je ne l'aime plus... cependant Mon œil se voile en y pensant Adieux beaux jours... Neiges d'Antan...

LES BRASSERIES DE LYON Le café Boyssot Un établissement paisible s'il en fut. Sans peintures criardes, sans dorures exagérées...

LES TOILETTES DE NOS BELLES-PETITES Elle a su se créer un costume d'une richesse et d'une originalité remarquables. Elle était tout en bleu pâle...

LES TOILETTES AU CIRQUE Le Cirque Rancy est toujours le rendez-vous préféré de nos belles petites. Elles y sont très nombreuses tous les soirs...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » Le drame de l'auteur de Pandora n'a pas attiré nos tendresses. Le bataillon des jeunes filles d'Éve était assez maigrement représenté...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Nous avons aperçu la signorina Amélie l'Italienne parée de ses plus jolis bijoux. Elle avait une fort jolie toilette de satin garnie de velours pékin...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Annette Bassin qui elle aussi avait arboré tous ses bijoux était coiffée d'une splendide petite capote...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Phémie en costume noir broché avait un chapeau doublé de satin bleu qui ne lui allait pas fort bien...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Léonie Epouge était en toilette sombre et Jenny Sphinx des Jac-bins portait un costume à petits carreaux blancs et noirs...

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Pourqu'il donc Marguerite la Moscovite n'assistait-elle pas à cette représentation qui lui fut rappelé sa patrie?

LES TOILETTES DE LA PREMIÈRE DES « EXILÉES » (suite) Ernestine Bourdy, en toilette de cachemire grenat, accompagnait sa sœur Joséphine, vêtue d'une robe grisaille à petits carreaux et d'une taille grenat...

NOS ÉDITIONS

- Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel, 2, les diverses éditions de notre journal. Première édition. — Départements de Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte d'Or, Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement de Villefranche), Hautes-Alpes. Deuxième édition. — Départements de la Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin), Hautes-Alpes. Troisième édition. — Départements de la Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Allier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère (arrondissement de la Tour-du-Pin). Quatrième édition. — Départements de Vaucluse, Gard, Basses-Alpes. Cinquième édition. — Ville de Lyon. Sixième édition. — Départements des Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Algérie. Septième édition. — Départements de la Manche, Seine-Inférieure, Gironde, Haute-Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales. Huitième édition. — Départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ardennes, Vosges, Aube, Cher, Yonne, Alsace. Neuvième édition. — Paris et la Seine.

FEUILLETS D'ALBUM

Neiges d'Antan A ma mie Esther!... C'était la neige!... Avant la neige... Après la neige... Un printemps vient le gai soleil! Au matin brumeux, au soleil! Adieu la neige... Mon lilas était déjà vert... Ma blonde filleuse avait fui... Sans amour, mon cœur s'en allait... Je ne l'aime plus... cependant... 10 décembre 1882. ELIACIN.

LES BRASSERIES DE LYON

Le café Boyssot Un établissement paisible s'il en fut. Sans peintures criardes, sans dorures exagérées, sans cliquant et sans enseignes ronflantes, il n'arbore que le nom de sa propriétaire. « Café Boyssot. » C'est l'un des plus connus et des plus anciens de notre ville. Il est situé sur la place des Terreaux à l'angle de la rue St-Marie et de la rue d'Algerie. On passe là sans l'apercevoir, ceux qui le fréquentent le connaissent si bien, qu'ils iraient les yeux fermés. Là, pas de vandrances aux arabesques brillantes, pas de cariatides fantastiques soutenant des colonnes qui ne soutiennent rien, pas de destores bariolés de tableaux brillants. On n'y vient pas pour poser. Le café Boyssot me rappelle ces tranquilles établissements des sous-préfectures lointaines qui sont le rendez-vous des gros bonnets de la ville. Qui ne le connaît ce café de province qu'on trouve dans les petites cités, ce centre de beaux esprits du lieu? C'est là que viennent le receveur de l'enregistrement et le percepteur, le sous-préfet, le maire, les notaires et les ingénieurs. On y raconte des histoires très drôles sur les dames de la ville, on y commente les mariages signalés, on y prépare les élections. La société y est au complet; lorsque l'un des membres vient à manquer, tout se disloque. Il est toujours dans ces sortes de petits clubs un méridional quelconque, gai, juron, blagueur et beau causeur qui raconte ses aventures en les enjolivant de calembours renouvelés des grecs. Il est le roi. C'est le chef de la conversation. Que de bons moments l'on passe à l'entendre en fumant une pipe, loin du pot-au-feu conjugal. Comme on se console de l'absence des fous petits minois roses, lorsqu'il narre ses bonnes fortunes plus ou moins véridiques, et comme l'on rit de bon cœur!

fortunes plus ou moins véridiques, et comme l'on rit de bon cœur! Cacun sait ce que le médecin a tué dans sa dernière chasse, et combien le maire possédait d'actions des galions du Vigo, et pourtant tous conservent un caractère grave dans leur intimité. C'est qu'on respecte avant tout l'échelle hiérarchique.

On dirait qu'une fée a ravi à l'une de ces heureuses petites villes où les flacons gra-dués sont encore inconnus, son placide café pour venir le transporter aux Terreaux. Le café Boyssot est un provincial quoiqu'il en dise; cependant il n'en est pas pour cela moins intéressant que tous ses collègues; il a son cachet particulier, son originalité personnelle.

Ce n'est pas un plagiaire. Je ne dirai rien de l'ornementation. Il est simple, il ne s'est jamais permis aucune coquetterie. Aucun peintre ne l'enché-ri de ses tableaux, aucun sculpteur l'a doté de ses statuettes. Les glaces seules sont ad-mises parce qu'elles sont impartiales: Tel modèle, tel relief; le café Boissot a sa clientèle à lui, ses habitués, des gens sé-rieux qu'on ne rencontre pas à la Maison Dorée et qui ne soupçonneraient pas l'exis-tence de l'Assommoir avant l'explosion du box.

Les employés de la préfecture, les mem-bres de la Fanfare lyonnaise et ceux du Cercle dans la salle est située dans la même maison que le café, viennent presque tous les jours y faire quelques petites stations. Connaissiez-vous Mme Boyssot? Elle fut autrefois l'une des plus jolies femmes de la cité lyonnaise. Ses jolis yeux noirs faisaient de nombreuses victimes et attiraient cha-que jour des escouades d'admirateurs. Les années, qui ont peu-à-peu éteint les flammes de son regard, ont laissé à son visage les charmes qu'il avait autrefois.

Mme Boyssot est très aimable. Elle se tient presque toujours au comptoir en com-pagnie de sa fille, une charmante brune, très gracieuse et toujours souriante. Mme Boyssot est veuve depuis près de quinze ans. Très affable, ayant pour tous ses clients des paroles gracieuses, elle est fort aimée de tous. Parfois elle fait la con-versation avec eux et va de temps en temps souhaiter le bonjour à MM. les officiers.

Un capitaine du 105^e de ligne, joyeux drille s'il en fut, l'appelle madame la géné-rale. Une générale qui commande un café, c'est drôle. Elle n'a pour soldats que deux garçons parés du traditionnel tablier blanc, pour aide de camp que sa fille.

Celle-ci a toujours quelque roman dans les mains, c'est une des clientes les plus assidues du cabinet de lecture du passage des Terreaux. Elle adore Théophile Gau-thier. Mlle Marie aime les fleurs. Elle en a tou-jours quelq'une dans les cheveux. A dé-faut de fleurs, elle se pare d'une faveur bleue.

En été elle prend l'air avec sa bonne à l'une des tables extérieures du café. C'est elle qui surveille l'ouverture le ma-tin à sept heures, elle siège à la caisse jus-qu'à dix heures; elle cède alors la place à sa mère.

Le soir elle lui remet le service à neuf heures; ces dames se partagent la surveil-lance de l'établissement. Une fois par an seulement elles s'absen-tent et confient la direction à l'une de leurs parentes. C'est à l'époque des courses. Alors revêtues de brillantes toilettes, elles vont acclamer le vainqueur du grand prix au Grand-Camp.

Elles aiment le théâtre et la musique, aussi sont-elles fort heureuses de s'entre-ttenir avec Monsieur Luigni. Il est rare de ne pas apercevoir quelques habitués au comptoir, ces dames se plai-sent à tailler une bavette avec leurs amis, elles s'en acquittent de la façon la plus gra-cieuse.

Si vous voulez vous reposer des grands cafés somptueux et des bruyantes brassé-ries où les hébés échevelées ne cessent de babiller, allez au café Boyssot, mon cher lecteur, et vous vous croirez transporter bien loin de la rue d'Algerie, dans quel-qu'une de ces petites sous-préfectures charmantes où ce vendale qu'on appelle le Progrès n'a pas encore introduit les carafons gradués et où l'on rencontre encore de ces vieux billards sur lesquels nos aïeux se rendaient des points.

J. SABATIER.

LE BOUQUET

J'accepte ce bouquet Coquet Que votre main mignonne Me donne. Il remplit de bonheur Mon cœur. Puisqu'il est de vous même L'emblème. Charmante Amarillys, Le lys Est votre doux symbole. Croyez en ma parole Vous ne doutez de moi Je crai. Anatole FARGEAU.

LES TOILETTES

DE NOS BELLES-PETITES A LA PREMIÈRE DU « BAL MASQUÉ » Nos tendresses attendaient avec impa-tience les débuts de la troupe italienne au Théâtre-Bellecour. Nous pensions cepen-dant au bal plus nombreuses. Le « Bal masqué » n'a pas ému la signo-rina Amélie l'Italienne. Nous espérions la voir assister en toilette resplendissante à la représentation de ses compatriotes. Le dieu Chiffon n'a pas été fort honoré. Annette Grévinette seule s'est distinguée. Elle a été sans contredit la reine de la soi-rée.

Elle a su se créer un costume d'une ri-chesse et d'une originalité remarquables. Elle était tout en bleu pâle; le corsage appelé cette couleur « ciel du nord ». La chemise bleue dont les revers produisaient le plus heureux effet. Le corsage presque entièrement à jour avait les manches en chemise bleue. Le chapeau était égale-ment garni de merveilleux produits de l'élé-gance moderne.

La couturière d'Annette doit être une fée proche parente de celle qui protégeait Cendrillon. La brosse de St-Ouin avait une fort jolie toilette marron garnie de dentelles blanches disposées en cascades très origi-nales.

Laurence Epouge était en noir; elle pa-raitrait triste. Henriette Desaix était en blanc; chapeau blanc et robe blanche; on eût dit cette comparaison pour une raillerie! Mathilde d'Annoy qui riait beaucoup plus qu'elle ne comprenait la pièce, avait une toilette de satin blanc façonné. Pour-quoi tant de blanc, massames?

Joséphine la Plantureuse avait une ma-gnifique toilette sombre, simple, mais riche et dans un goût exquis. Elle était accompa-gnée de Fanny Bombance, vêtue d'un très riche costume de peuche grenat à gar-nitures saumon. Nos félicitations à ces deux épiéglées.

Juliette avait une robe blanche très jolie et une couronne grenat fort coquette. Elle était rieuse et songeait à son amie Jeanne partie pour Mâcon. Clémentine Grosjean portait une jupe marron brodée et une longue redingote de satin bleu tour du lac.

Annette Bassin était en satin noir, elle était coiffée d'un superbe chapeau gris ter-gari de dentelles blanches chiffonnées avec beaucoup d'élégance. Henriette Kailou coiffée d'un chapeau noir était vêtue d'une toilette orme. Sa sœur Marguerite avait une taille noire et une jupe blanche. Elle paraissait extrême-ment réveuse.

Marguerite Gontier en velours noir était en compagnie de Jeanne d'Amboise. Adèle Desangé était avec Mlle Mère Mat-tend. Toutes deux étaient vêtues de gris. Marie Chabellane avait une toilette très jolie: robe blanche élégamment troussée et pélerine de velours g. grenat. Elle se ser-vait d'un superbe éventail orné d'un gros bouquet de roses rouges.

La toute petite Victorine, qui se montrait très gaie, avait une robe bleue bouffante et un chapeau orné d'un oiseau, qu'elle ferait bien de changer. Théo portait une superbe toilette de den-telles noires, qui n'a qu'un tort, c'est d'avoir déjà été admirée.

Marie la Petite Poupée, toujours de plus en plus souriante, avait une jupe crème et une couronne de velours noir, garnie de jas. Adèle Brun la Femme de Feu, était vête-tue de blanc; elle portait son éternel cha-peau bleu.

Ninette n'était pas aussi coquette que de coutume: jupe blanche et corsage gre-nat. Pourquoi donc aller le grenat au blanc? Lina Montier, que nous avons aperçue dans la même loge que la baronne de Saint-Ouin, avait arboré tous ses diamants. Elle portait une toilette de satin mousse, garnie de p-ries et un chapeau de même nuance, à plumes Portugais. Nos compli-ments sur ce charmant costume.

Touine Françon était en bleu pâle et Lucy Bernard n'aurait une robe à carreaux d'une élégance douteuse. Une dame, que nous avons cru recon-naitre pour Mme Odry, et qui accompa-gnait Célestine Mouquet, portait une toilette grenat, d'un fort bon goût.

Claudia Racael était en noir. Pourquoi donc manquait-il tant d'épi-n-glées à cette solennité? Amélie l'Italienne, Ida, Fonfon, Titine la Blonde, la vieille Baronne, Louise Egraz et quantité d'autres se sont abstenues. Nos belles petites auraient-elles perdu le goût des premiers.

Le seigneur Chiffon est morose! Gué! Mesames, à la Rescoussé! MÉPHISTOPHÉLÈS.

LES TOILETTES A LA PREMIÈRE DES « EXILÉES »

Le drame de l'auteur de Pandora n'a pas attiré nos tendresses. Le bataillon des jeunes filles d'Éve était assez maigrement représenté à la première des Exilés jeudi soir. Ces dames auraient elles horreur de la neige au point de ne vouloir pas voir même sur la scène du Grand-Théâtre? Nous avons aperçu la signorina Amélie l'Italienne parée de ses plus jolis bijoux. Elle avait une fort jolie toilette de satin garnie de velours pékin.

Annette Bassin qui elle aussi avait arboré tous ses bijoux était coiffée d'une splen-dide petite capote. Fonfon qui ne nous a pas montré de nou-velles toilettes depuis quelques temps, avait un chapeau d'Artaignan et un costume que nous lui connaissions déjà.

Phémie en costume noir broché avait un chapeau doublé de satin bleu qui ne lui allait pas fort bien. Léonie Epouge était en toilette sombre et Jenny Sphinx des Jac-bins portait un cos-tume à petits carreaux blancs et noirs.

Pourqu'il donc Marguerite la Moscovite n'assistait-elle pas à cette représentation qui lui fut rappelé sa patrie? Ernestine Bourdy, en toilette de cachemire grenat, accompagnait sa sœur Joséphine, vêtue d'une robe grisaille à petits carreaux et d'une taille grenat. Elle était coiffée d'un chapeau grenat. Nous ne la félicitons pas; elle eût pu se composer une toilette plus élégante.

Marie la Petite-Poupée avait une assez jolie toilette grenat. Nous lui conseillons d'abandonner le chap au qu'elle porte depuis si longtemps et de se procurer certain-ment une petite brochure intitulée: De l'art de se coiffer. Jeanne d'Amboin, coiffée d'une toque

portait une jupe claire et une jolie taille bleue ornée de broderies. Adèle Desanges, que sa passion pour la race chevaline entraîne toujours vers les écuries, était vêtue d'un costume bleu garni de velours grenat. Ma Mère M'attend, que nous avons rencontrée avec elle, avait une robe gris-fer également garnie de grenat. Blanche de Barcelone, qui harvardait beaucoup, avait une toilette assez jolie. Mme Oudry, toujours très élégante, portait une fort jolie robe gris pâle, à épaulettes grenat. Toujours originale Mme Oudry ! Marguerite et Henriette Kaillou avaient leurs éternelles robes bleues. On ne les appelle plus que Mlle Bleu. Leur sœur Titine, plus coquette, avait un assez joli costume gris. La vicomtesse Marthe de la Roche portait une robe gris-fer à épaulettes grenat, semblable à celle de Mme Oudry. Le costume lui allait à ravir. Lucy Bernard en noir était emmaillottée jusqu'aux oreilles. Serait-elle indisposée la trileuse ? Marie et Hermine Gillon avaient de ravissantes petites robes noires. Elles sont allées faire une petite promenade dans les écuries. Toninè Françon qui nous a paru triste avait une robe de soie grisâtre assez simple. Maria la costumière à qui nous conseillons de changer son chapeau d'Artagnan avait un costume loutre à tunique d'un fort bon goût. Annette Grévinette toute en noir portait une fort jolie pélerine de castor. Théo toujours muni de son inévitable lorgnon était également en noir. Fanny Bombanca vêtue d'un fort élégant costume loutre avait une charmante pélerine de fourrure. Adèle Brun la femme de feu vêtue de noir était coiffée d'une élégante capote de velours qui lui allait fort bien. Juliette qui regretta le départ de son amie était en gris. Jenny Merluichon avait arboré sa casaque de peluche marron à jabot de dentelle et la Baronne de St-Ouin avait une robe grise garnie de grenat. Quant à Ane te Bassin toujours belle elle portait un costume de velours noir. Nous avons été fort étonnés de ne pas apercevoir Amélie l'italienne. La signorina aurait-elle qu'on puisse de cœur qu'elle se montre si rarement en public depuis quelque temps ?

CANONS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Il n'est bruit en ce moment que de l'affaire de ce malheureux Ast ! Tout allait bien lorsqu'il s'appelait le baron et qu'il portait une couronne sur ses carres de visage. Toutes nos belles le prenaient pour un noble authentique, il était choyé par toutes et c'est à qui pourrait montrer à son bras. Maintenant que tous les châteaux en Espagne se son écroulés, que le particule a disparu et qu'il ne reste plus misérable, presque un enfant qu'on plaint tout en le blâmant, ces dames sont indifférentes. C'est bien ennuyeux, en effet, d'aller à la cour d'assises en toilette simple pour un malheureux avec lequel on a mené joyeuse vie ! C'était un fou ! Elles n'en sont pas la cause ces belles petites ! Nous avons entendu Fonfon et Léonie de St-Matrico. Devant la Justice les titres de noblesse s'effacent et Fonfon devient Alphonse Castaing. Alphonse Castaing. — J'ai connu Ast à la Brasserie Lamadou ; j'ai déjeuné une fois avec lui à Chasselay ; C'est Ast qui a payé, Léonie m'en a fait de cadeau. Marie Matricon. — J'ai fait la connaissance d'Ast en octobre 1881. Il ne m'a jamais fait de cadeau. J'ai déjeuné avec lui — il a payé — dit Fonfon ! Que de candeur dans cet aveu. Ast, revêtu des habits qu'il avait le jour du crime est morne. Il écoute tristement les dépositions de ses anciennes amies ; on ne le reconnaît plus. Il est bien loin le temps où le baron déjeunait à Chasselay ! Depuis la débacle financière plusieurs de nos belles demi mondaines ont émigré à Paris. Cela leur a réussi, car elles brillent toutes au premier rang de la bicherie parisienne, ce sont : Fanny Jackson, Marie Mésax, la Pitanchard, Annette Papon. C'est à donner envie aux autres de nous quitter à leur tour. Nos belles font déjà les projets les plus merveilleux pour le réveil. Que de notes en perspective. Et dire que pendant ce temps tant de pauvres filles meurent de faim ! O dérision du sort. Eugénie Sphinx est malade. Depuis quelques jours elle n'est pas venue à la brasserie des Jacobins. On assure que le groom de cet établissement va chaque matin vendre de ses nouvelles de la part de maître Martineau. Ses amies qui sont fort nombreuses souhaitent son prompt rétablissement. Nous l'engageons fort à prendre quelques jours de repos. Pourvu que dans ce laps de temps, elle ne perde pas son amour pour les charades ! Blanche de Barcelone fréquente fort assiduellement la brasserie des Jacobins depuis quelques jours. Elle y rencontre son ancienne amie Amélie l'italienne. La tout en savourant les moks de maître Martineau, la signorina et seso a font d'inimitables conversations et remuent la cendre de leurs souvenirs où les guitares et les tambours de basque tiennent une large place. Jenny Merluichon est bien pâle depuis quelques jours ; elle n'en est pas fâchée car cela lui donne un air très intéressant. Elle est allée faire dernier ment un petit voyage à Marseille ; peut-être regrette-t-elle le séjour de la cité phocéenne. Ils sont si froids nos brouillards.

Dans tous les cas, nous voudrions bien savoir pourquoi elle montre ainsi son joli pied. Nous savons depuis longtemps qu'elle possède une cheville d'une exquise finesse. Est-ce pour la faire admirer ou pour exhiber les fils de dentelles dont ses jupons sont garnis qu'elle prend des poses aussi intéressantes ? La blonde Titine a paraît-il été faire un petit voyage à Roanne il y a quelques jours. Elle nous est revenue très gaie de cette excursion. Posséderait-elle quelque adorateur dans la cité des grèves. Demain sera un beau jour pour Caro. Et dire qu'il y a des belles petites qui redoutent les vendredis. La charmante Caro étrennera un coupé capotonné en surah visioir, avec lambrquin d'argent ; elle est dans l'allégresse. Elle va donc pouvoir étonner ses petites amies par son luxe ! C'est une grande satisfaction pour Caro. Elle vient, paraît-il, de faire aussi l'acquisition d'une nouvelle armoire à glace. C'est là qu'elle mettra ses innombrables bouteilles de liqueur. Elle a une cave très bien garnie, Caro, car elle veut que ses visiteurs aient une bonne idée de sa petite personne. On prépare une fête splendide, paraît-il, dans la rue Dubois. Louise la Grenonnoise va pendre la cramoillère dans son nouvel appartement. Elle a invité toutes ses petites amies. Nous donnerons, dans un prochain numéro, le compte-rendu du bal-bal qui la demoiselle doit offrir à ses camarades. Marie l'Espagnole, qui nous revient de la capitale, est toujours aussi fraîche que par le passé. Les gazettes mondaines de Paris, qui ont souvent fois vanté ses grands yeux de velours, ont omis de signaler son départ pour notre ville. Eperons qu'elle sera longtemps des nôtres. Jeanne la Mâconnaise vient paraît-il de quitter son amie Juliette. Elle est partie à Mâ on auprès de son père dangereusement malade. Cette tendresse a le sentiment de la famille. Toutes ne peuvent pas en dire autant. Témoin cette vicomtesse qui refusa d'aller dire un dernier adieu à sa sœur mourante, parce qu'elle craignait de perdre sa clientèle ! Jeanne la Mâconnaise a du cœur. C'est une chose rare. Berthe Matossi a réussi à s'échapper de Valence pendant vingt-quatre heures, pour venir serrer la main à ses petites amies. Arrivée à Lyon dimanche soir, elle est repartie le dimanche en dépit des supplications de ses camarades qui voulaient la retenir pendant quelques jours. Le cœur de la belle a définitivement élu domicile à Valence. La petite et toujours riieuse Marie, des Jacobins, est complètement remise de son indisposition. Toutes ses camarades sont allées lui rendre visite en apprenant cette nouvelle. Néanmoins, cette charmante Hébé ne reprendra pas le tablier blanc. Elle a juré, paraît-il, de laisser sa sacochette dormir en paix contre le mur de son boudoir. Tous ses amis sont dans la désolation. Nous croyons que, malgré leurs supplications, elle restera inébranlable. C'est qu'elle est très entière dans ses idées, la petite Marie, malgré sa tête de linotte. Henriette Kaillou qui, dimanche soir, avait à son chapeau une énorme plume bleue que se vent agitait violemment, devait avoir également l'escarcelle pleine, car elle paraissait excessivement gaie. En passant rue de l'Hôtel de-Ville, avec sa sœur Marguerite, elle est entrée à l'Est pour y déguster un vermouth. L'Hébé qui les a servies devrait bien nous dire si, en s'asseyant, les deux belles ont ébranlé la table du poème de leur épée et crié : « Holà, serveuse du diable ! » Cela ne nous étonnerait pas, elles semblaient être dans des dispositions si chevaleresques ! Ida, toujours vêtue de noir, était aux Célestins, dimanche soir, avec sa femme de chambre. Elle paraissait très triste et fixait mélancoliquement son éventail. Nous y avons aussi remarqué la comtesse de Bourneville, également en noir, et Marie Grotton, minaudant toujours, comme par le passé. La plupart de nos belles-petites quoique n'observant pas fort régulièrement leurs devoirs religieux se sont montrées fort pressées à illuminer vendredi soir. Les fenêtres de nos épinglées étaient toutes garnies de lampions multicolores. Jenny Merluichon s'est particulièrement distinguée. Au Mexique les femmes légères sont paraît-il d'un extrême piété. A Lyon, quoiqu'elles pêchent beaucoup, elles ne se repentent guère, mais elles illuminent à giorno. Peut-être leur en sait-on gré. Fonfon est paraît-il malade depuis qu'elle a été appelée à témoigner dans l'affaire d'Ast. Elle a gardé le lit durant plusieurs jours. Serait-ce l'émotion qu'elle a ressentie en apprenant que l'ex baron était condamné à huit ans de travaux forcés, qui a été la cause de cette indisposition. Fonfon aurait-elle eu pitié de son ancien adorateur ? Nous n'entendons plus parler depuis quelques jours de la sémillante Emilie l'Autrichienne. Cette belle-petite se serait-elle enfuie vers le pays des tziganes ? Nous serions fort heureux de savoir ce qu'elle est devenue depuis la dernière représentation de *Tour du monde*. Peut-être avait-elle la nostalgie du pays et est-elle repartie là-bas, ouïr la czarina si mélodieuse. A l'une des dernières représentations du *Truc d'Arthur*, nous avons remarqué de

toujours charmante Pauline Brun dans un costume de moire d'assez mauvais goût. Nous sommes assurés que si elle avait eu pour le conseiller son intime d'autrefois, Jeanne Carare maintenant à Valence, elle eût choisi une toilette plus élégante. Grande affluence de patineuses dimanche soir au Skating des Folies-Bergères. Toutes nos belles petites paraissent fort gaies. D'après long-temps nous n'avions aperçu tourbillon aussi joyeux. Henriette Kaillou, la toute petite Victorine, Annette Grévinette, Tonine Françon, Amélie l'italienne, Fonfon, Jeanne Confort, Jenny Merluichon, Juliette rivalisaient d'entrain et de gaieté. Jenny Merluichon se faisait remarquer par les arabesques capricieuses qu'elle décrivait sur le rink, et Annette Grévinette riait comme une véritable folle. Nous avons aperçu mardi soir sur le pont Morand, Jeanne Caldebert, vêtue d'une robe de velours noir et de son inévitable visite de peluche rouge. Elle était accompagnée d'une jeune fille que nous est complètement inconnue. La belle pourrait-elle nous dire ce qu'elle allait faire aux Bruteaux et pourquoi son inséparable amie Jeanne Confort ne l'accompagnait pas ? Jeanne Childebert et son amie Jeanne Confort sont, paraît-il, en froid depuis quelques jours. Nous ignorons complètement le motif de leur brouille soudaine ; serait-ce par hasard ce malicieux Cupidon qui serait venu jeter le désaccord dans leur boudoir ? La descendante des Childebert va quitter l'appartement de la rue Pizay ; quant à Jeanne Confort, elle demeure seule. A qui échouera le volume de Brantôme dans le partage de la bibliothèque ? Nous avons aperçu la petite Claire du Lycée sur la place des Jacobins ; elle était vêtue du man eau de broché qu'elle a récemment arboré. Nous lui conseillons de minauder un peu moins, car les airs de grande dame lui sient moins qu'à toute autre. Se croirait-elle noble parce que nous l'appelons Claire du Lycée ? Titine la Blonde, qui s'ennuyait loin du fils de Mars dont elle a coqueté le cœur il y a quelque temps, est allée le retrouver à Roanne mercredi dernier, en dépit du froid et de mauvais temps. On nous assure qu'elle doit rester quelque temps auprès de lui. Skating, voile la piste, la ja ineuse aux cheveux d'or ne viendra pas glisser chez toi de siôt ! On n'entend plus parler de Lisette ; vous savez Lisette de Biss Béligand ? Madame ne la voit plus. Elle est avec amie sous pour la petite tête. Elle a peur qu'elle s'enrhume. C'est que Lisette a ça de commun avec la levrette caissonnée par ce pauvre et regrette Chastillon qu'elle a un paletot. Et dire qu'il y a tant de pauvres diables qui n'en ont point. O amour de chienne ! On signale l'arrivée à Lyon d'une tendresse parisienne répondant au nom de Marguerite. Nous ignorons encore — j'allais dire son nom de famille. — Nous ignorons, dis-je, son nom de boudoir. L'épigramme en question est une amie de Jeanne Confort, avec qui nous l'avons déjà rencontrée plusieurs fois. Sa première visite à Lyon a été pour maître Martineau. Elle a tenu à connaître, aussitôt débarquée, cette fameuse brasserie des Jacobins, qui intrigue tant les hébés de la capitale. Nous reparlerons de cette étoile qui vient de faire son premier pas à travers le firmament lyonnais. Marie Garance, toute en sombre, était au Cirque vendredi soir. Elle paraissait ne s'amuser que fort médiocrement. Nous avons également aperçu Marie d'Amboise coiffée d'un chapeau à grande plume. Elle visitait les écuries pendant l'entracte. Le Casino est toujours le rendez-vous préféré de nos belles petites. Nous en avons aperçu quelques-unes à la représentation de lundi soir. Janetie, vêtue de noir, admirait fort l'habile cadavre danser d'air et Clémentine Grosjean coiffée d'un chapeau Mascotte à revers bleu, applaudissait avec enthousiasme le comique Chemier. Amélie l'italienne, vêtue d'un costume gris et noir et coiffée d'un fort joli chapeau de feutre, qui était dans une loge, en compagnie de Léonie de Saint-Matrico, qui paraissait excessivement gaie et haillait avec une vive inaccoutumée. Marguerite et Henriette Kaillou étaient assez simplement vêtues, quant à Phémie elle devait être transie, car elle s'était emmaillottée dans un grand fichu bleu. Jeanne d'Amboise et Lucy Bernard semblaient chercher quelque un ; Marie Planchard-Pain paraissait inquiète, et Marguerite Goutier, toujours en noir, s'entretenait avec Jeanne Childebert. Jenny Lavache, vêtue d'une jupe claire et d'une taille sombre à languettes, riait très fort. Quant à Ida, qui se tenait dans la grande loge de droite, elle se faisait remarquer par ses façons bruyantes. Quand nous l'avons vue à la sortie, elle avait repris son visage mélancolique. Eue cherche, mais en vain, à s'étourdir ! Toujours belleuses, ces dames de la brasserie ! Il est rare, en effet, que nous n'ayons chaque semaine quelque équipée saugrenue à mettre à leur actif. Ce sera la Grute qui nous fournira aujour d'hui nos héros. Margot et Marie la Boulotte se sont livrés, hier soir à six heures, à un véritable tournoi croatoire !... Si nous ne craignons d'offenser de chastes oreilles ou de nous attirer les faveurs de la censure, nous insérerions les pertes échappées à Marie Boulotte. Mais, au fait, cette dernière n'en est pas à ses débuts dans le genre. Quelle se rappelle certaine soirée au Skating et la conversation qu'elle y a tenue. Ses clients savent assez combien elle a la langue mauvaise ; ce que nous pourrions leur raconter le leur apprendrait rien de

plus. Quant à ceux qui ne la connaissent pas, nous regretterions de les mettre en contact avec une telle Méduse. *Morale de l'histoire.* — Margot a déposé son tablier et va, dit-on, entrer à la Flammande. On nous assure, Pauline Brun seule pourrait nous l'affirmer, que Jeanne Carrare, qui a brillé, il y a deux ans, d'un si vif éclat parmi les constellations du demi-monde et s'est, au moment où on s'y attendait le moins, fait limonadière à Valence, aurait l'intention de revenir sur le théâtre de ses exploits. Les Valenciennes l'ennuient. Elle est toujours maussade. Pensez donc, Pauline est si loin ! Du haut de l'estrode des Folies-Bergères, Marie Boucheronchalamont étendue sur une chaise, contemplant ses amies patinant sur le rink. Elles n'étaient pas fort nombreuses jeudi soir nos patineuses. Cependant la salle était assez gaie. Les spectateurs ne manquant pas. Nous avons aperçu Jeanne Confort vêtue d'une visite de chenille rouge et d'une taitte de velours agrémentée de broderies dor et coiffée d'un chapeau mascotte de velours noir. Nous serions heureux de savoir à laquelle des deux Jeanne appartient la visite en question où si elles possèdent chacune la leur. Emma Variétés toujours vêtue de sa robe grenat patinait avec enthousiasme. Marie la Boulotte, en jupe marron et taitte noire semblait rêveuse. Marie l'ex-couturière, qui devait avoir fortement célébré la gloire de la déesse charreuses essayait, mais en vain de patner. Nous ne saurions dire combien de fois elle est tombée. Lisette qui ne patinait pas avait toujours son manteau jaune d'une fraîcheur plus que douteuse. Annette Grévinette en jupe écossaise et en taitte bleu foncé patinait avec Laurence Epoque qui paraissait excessivement gaie. Nous avons été fort étonnés de ne pas voir la petite Catherine Picard. Serait-elle allée faire une petite excursion à Nîmes ? Rachel Mignon est de nouveau dans nos murs. La charmante brune a tenu à servir les mains d'Augustine son inséparable qui, paraît-il, a fixé définitivement sa résidence à Lyon. Rachel va aller rendre visite à ses bonnes amies de la Taverne anglaise, puis faire un court séjour à St-Etienne. *La Boulangère à dix écus qui ne lui content guère.*... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Madame Henriette la Béragère, je voulais vous prier d'avoir désormais un peu plus de retenue que vendredi dernier. Vous avez à te libéré il est vrai de faire la noce, ayant comme la boulangère précitée dix écus qui ne vous content guère, mais vous n'avez pas celle de faire du scandale dans la rue. L'avertissement que nous vous donnons portera ses fruits, nous l'espérons Madame. Nous pourrions du reste en cas de rechute, narrer une petite histoire qui vous est arrivée à St-Etienne. La sémillante Jeanne la Hussarde, qui laisse ses caprices s'envoler au gré de tous les vents, devrait être un peu moins démonstrative envers son protecteur lorsqu'elle est avec lui en public. Un peu moins d'éloquence, belle dame, car vous le connaissez mieux que toutes les chanteuses, ce refrain bavard : Lorsqu'il n'est pas là, tra la la la... Le sentiment religieux n'est pas banni du cœur de toutes nos belles petites ; nous en avons eu la preuve vendredi 8 décembre : les fenêtres de Marie Chapuis rivalisaient, comme illuminations, avec celles de nos plus fervents cléricaux. Jenny Merluichon eut été jalouse de ce déploiement de lampions. La très gracieuse et très aimable Marie du Nouveau-Monde se rendait samedi soir à la musique de Bellecour, coiffée d'un chapeau qui lui allait fort bien. On l'eût véritablement prise, pour une femme sérieuse, nous ne voulons pas dire que cette charmante demoiselle n'est pas sérieuse, mais il est des circonstances où l'on est forcé d'être légère lorsqu'on est hébé n'est-ce pas madame ! Nous lui conseillons de conserver cette coiffure. Nous avons rencontré vendredi soir Marguerite et Henriette Kaillou. Les deux belles petites se promenaient et admiraient fort les illuminations. Le spectacle des quais a semblé les intéresser tout particulièrement. « On se croirait à Venise un jour de fête dit Marguerite. » — Oui mais il manquait St-Marc et les gondoles madame ! On nous annonce que ZoZo vient encore une fois d'abandonner la brasserie du Lycée. Le Puy-de-Dôme attire cette joyeuse hébé. Il y a bien longtemps en effet qu'elle n'est pas allée à Clermont, fanchra ! aussi va-t-elle y aller passer quelques jours. Elle nous reviendra ensuite toujours de moins en moins disposée à broyer du noir. Lycéens sêchez vos pleurs, elle n'est pas perdue ! Mais il faut qu'elle revole les montagnes d'Auvergne autrement que sur vos ailes. Nous avons aperçu la petite Claire du Lycée, vendredi soir sur la place des Jacobins. Elle était vêtue d'un assez joli manteau noir. Le pactole a sans doute débordé en sa faveur. Il faut si peu de chose pour qu'il sorte de son lit ce fluide capricieux ! Qu'amour s'y baigne et cela suffit. L'un de nos amis, très fier de sa personne, soit dit sans l'offenser, a résolu le problème de se coiffer à bon marché tout en restant fort élégant, mais il nous avait toujours, jusqu'à présent, caché son secret. Ainsi, l'autre jour, il se plaisait à nous narguer en exhibant un magnifique couvre-chef d'une forme toute nouvelle et ma

foi fort gracieuse. Mais nous avons surpris l'adresse qu'il tenait tant à nous cacher, c'est chez M. Poyard, chapellerie des Négo-cians, qu'il l'avait achetée. Jeanne Perrin a disparu. Qu'est-elle devenue ? C'est la question que nous posent plusieurs de ses innombrables amis. Nous sommes fort embarrassés pour les satis-faire. Aussi prions-nous la charmante Jeanne de nous renseigner à ce sujet afin que nous puissions tarir les larmes de ceux qu'elle a abandonnés. Continuons la série. Nous n'avons jamais vu n'épuiserons le stock d'historiettes concernant la grosse et imperturbable Jeanne Culotte de la Taverne anglaise. O vous, ses clients, vous avez dû souvent l'entendre vous raconter qu'elle a manqué sa vocation par... amour. Elle a dû vous dire qu'autrefois elle a été chanteuse au Casino et qu'elle éclipait les Graindor, les Dava de Valda, les Birbès, etc. Eh ! bien, oui, mes amis, Jeanne Culotte a été chanteuse. Personne mieux qu'elle n'entonnait : « Je suis la femme à barbe » ou encore : « Ça me chatouille dans le nez. » Oui, le nombreux public qui assistait aux représentations l'accablait. Mais savez-vous où ? Je vous le donne en cent... en mille... Eh ! bien, non je ne veux pas vous faire chercher. Jeanne Culotte a été première chanteuse dans un baugiant du camp de la Valbonne. Marie, la grosse Marie du Nouveau-Monde, est devenue plus gracieuse envers ses clients. Cela tient à la nouvelle lune. En effet, c'est depuis le 10 que Marie a repris sa bonne humeur. Une note très étrange nous parvient à la dernière heure. Nous la reproduisons tax-tuellement. La joyeuse Jenny Bidel ayant acheté il y a quelques jours un costume de faille qui avait été fait pour Maria Courtaix et que celle-ci avait à son départ pour St-Etienne laissé pour compte à sa couturière, promet-tant de le payer dans un délai plus ou moins vague. La déche l'ayant frappée de son aile noire, elle versa la somme de 20 francs et fit transporter le costume dans ses pénates. Pendant près de 2 mois elle a porté cette toilette sans donner de sérieuses nouvelles à la dame. Dernièrement une jeune apprentie s'étant présentée à la brasserie du Sêcle, Jenny qui était en compagnie déclara ne pas connaître la couturière en question. Celle-ci ayant été informée de cette réponse, vint elle-même trouver la serveuse qui s'aborda en lui souhaitant le bonjour. Comment se fait-il que vous me recon-naissez maintenant demanda la dame, puisque vous avez déclaré l'autre jour que vous n'aviez jamais entendu parler de moi. Vous êtes très fantaisiste madame ! Apprenez donc que j'ai été prendre votre costume à votre domicile et que je l'emporte chez moi. Vous m'avez donné 20 francs, cela paiera la location de ma robe. Grand fut l'étonnement de Jenny Bidel qui s'évanouit. L'autre elle reprit connaissance la couturière avait disparu. Ce n'est qu'après avoir absorbé dix char-reuses qu'elle put reprendre sa sacochette qu'elle avait un instant abandonnée. C'est une folie, ma foi ; l'expliquera qui voudra, mais c'est ainsi. Depuis quelque temps, c'est une procession de nos belles petites chez M. Juguët, le photographe. Toutes veulent avoir leur portrait en photo-peinture. Si au moins elles avaient l'excellente idée de nous l'envoyer toutes, quelle splendide salle des dépêches nous aurions ! La petite Camille Flamande, toujours fardée et poudrée comme une marquise, tout en jouant aux cartes et en buvant forte charreuses avec ses amies, devrait bien se montrer aimable avec tous les consommateurs. Elle ne le fait pas toujours. Louise Anas vient, paraît-il, de rompre avec son protecteur. Elle a déjà retrouvé un nouveau boyard qui lui promet pour ses étreintes une robe comme elle n'en a jamais eue. La blonde hébé annonce cette bonne nouvelle à toutes ses amies. Pourquoi donc la sémillante Jeanne des Beaux-Arts se carmine-t-elle ainsi, et pourquoi sa compagne Marie se poudre-t-elle avec autant d'enthousiasme ? Cela fait un diè d'effet lorsqu'on entre au temple de Gambirius d'apercevoir ces frimousses maquillées ! Imitez donc votre camarade Virginie, mesdemoiselles, et rappelez-vous le vers du poète : Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. Il est fort vaillant assurément, lorsqu'on se croit une grande dame, de zigzaguer en chantant à minuit par les rues de la ville. C'est pourtant le cas de Marguerite Mos-cotte. Après avoir consommé force coraçaons à l'Epoque, ces deux belles s'en sont allées en chantant la *Mascotte* d'une façon plus ou moins fantaisiste. Un baiser, c'est bien peu de chose... Est-ce la coutume au pays des neiges de mener une telle conduite, belle Margot ? N'était-ce pas la petite Mercédès qui s'engageait mystérieusement, l'autre soir, dans une allée de l'avenue de Noailles ? Et le lardin doré sur tranche, et les festins alambriques ? Linotte, va ! L'ex-serveuse de la brasserie Jourdan vient de faire une courte apparition à la Daugénoise. Encore une étoile qui se lève ! Pourvu que ce ne soit pas une étoile filante.

La sémillante Jeanne des Beaux-Arts devrait bien mettre un peu plus d'empressement lorsque ses clients lui demandent les matériaux nécessaires pour faire une correspondance. L'autre soir, un client a dû attendre trois quarts d'heure pour obtenir du papier à lettre. Joséphine Bernard qui minaude toujours, a parfois de la difficulté à prononcer certains mots de notre langue si harmonieuse. Comme un client de la brasserie du Rhône lui demandait l'autre soir une grosse rose blanche qu'elle avait à son corsage. Non mon cher, cela me sête trop bien répondre-elle, m'est avis que cette fleur si jolie qu'on appelle la modestie vous sieraït mieux encore madame. Pourquoi donc Hermine Gillon était-elle en retard l'autre soir ? Son vieux nabab semblait s'impatienter fort à l'angle du Cours Vitton et de la rue Tête-à-Ore. Depuis quelque temps nous apercevons Marie Belette au Skating des Folies-Bergères, malgré son inexpérience en matière de patinage elle attire l'attention des visiteurs par son air provoquant et ses poses fantaisistes. Ne pourrait-elle pas imiter un peu moins madame Angot, et se conduire d'une façon plus régence. LUCCIANI. ECHOS DES SPECTACLES GRAND THEATRE *Les Exilés.* Ce titre ne vous fait-il pas frissonner par avance ? Oui n'est-ce pas, c'est du moins l'effet que m'a produit le drame de Sardou. Vous connaissez la pièce, envoiante comme tous les drames qui se déroulent dans les steppes glacées de la Sibérie, mais ayant aussi le défaut de trop partager l'intérêt, qui se porte sur deux franches canailles dont les exploits n'ont d'autre but que de se tromper réciproquement. Fort heureusement le dénouement est là pour tout arranger. La vertu récompensée, le vice puni, voilà la morale. Somme toute, le public s'intéresse aux personnages et prend part à leurs mésaventures. Les artistes se sont tous distingués. M. Gerbert est bien le maître qui a dû réver Sardou, M. Dumoraize ne le lui cède en rien, M. Antonelli, fort passionné, est parfaite sauf peut-être un peu d'exagération. Mlle Jeanne Bernard est restée ce qu'elle est toujours, à la hauteur de sa tâche. M. M. Leoumand, Dabert et Jager, ont fait quelque chose, dans des rôles effacés. Bonne mise en scène et costumes très soignes, succès certain. THEATRE-BELLECOUR. Le Bal Masqué Un tour de force. Costumes, décors, tout est mieux que l'on n'eût en droit de s'y attendre, étant donnée la rapidité avec laquelle la pièce a été montée. Succès complet sur toute la ligne. Les interprètes s'ont excellés et à la hauteur de leur tâche. L'administration de Bellecour nous a montré ce que peut la volonté unie au désir de plaire au public. MM. Abrugero et Geraldoni et Mme Voietti ont recueilli d'unanimes applaudissements. Les nécessités du tirage de notre journal, presque entièrement composé dès le mardi, nous obligent à remettre à la prochaine fois le compte-rendu du *Bal Masqué*. Pour aujourd'hui, contentons nous de féliciter la direction de Bellecour en lui souhaitant un succès d'ailleurs assuré. CIRQUE RANCY Que vous dire de l'hippodrome de l'avenue de Saxe que vous ne sachiez déjà ? Rien, n'est-ce pas. Tout éloge serait superflu. Je me contenterai donc de vous rappeler que Dubouché est toujours le clown désopilant par excellence, que Mlle Dondra Magnin, toujours mignonne et toujours gracieuse, est accueillie chaque soir par des tonnerres d'applaudissements. Mme Mazella avec ses colombes a beaucoup de succès, partagé d'ailleurs par M. Bonhair dont les pénitents exercices font frissonner, et M. Clémens, la tête de linotte, je me trompe, la tête déviée, qui chaque jour dépouille la rate des plus morses. M. Magui l'écuyer, Bassie, l'inimitable « ivrogne » — à cheval s'entend — les frères Arabes qui ont résolu le problème de l'élasticité unie à la force, concourent à rendre les représentations plus qu'attrayantes. Mlle Sabine Rancy tient le public sous le charme, M. Napoléon Rancy et M. Alphonse Rancy nous prouvent qu'en France il y a toujours des maîtres en équitation, et M. Rancy père se charge, lui, de nous charmer par la richesse des costumes dans ses pantomimes. Je ne vous dirai pas ce qu'est la *Prise de Sfax* ; je préfère que vous l'allez voir, c'est un plaisir dont vous me saurez gré. SCALA-BOUFFES Toujours beaucoup de monde à la Scala. M. Cubisli notre charmant baryton obtient toujours beaucoup de succès dans « Toi qui donne l'histoire » et la « Traviata ». Mlle Jeanne Rey dans « Tout à la joie » et le désopilant Ledoux dans « Ça me fait rêver d'amour » ne sont pas moins applaudis. Mlle Rosa Gally dans « Toujours en Province », M. Baldy dans « Et regardant la lune » qu'il chante très finement et Mme Clodoung notre charmante romancière font chaque soir une ample moisson de bravos. M. Canon est essentiellement parisien dans « le voyage dans la lune » et les « 13 jours d'Athanas » qu'il dit d'une façon fort drôle. Mme Rosa Prad est très gracieuse dans « c'est un ébéniste » et M. Bernal excessivement amusant dans « les Réformés ». Nous espérons que M. Doucè l'escalfant comique, reprendra prochainement ses chansonnettes satiriques. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement. Le jeune Conche est fort applaudi tous les soirs dans ses exercices d'équilibre du genre Trewey ; les frères Gouard, deux gymnastes qui promettent beaucoup, font également une ample moisson de bravos.

Félicitons MM. Cubisol, Ledoux et Baldy ainsi que Mlle Jeanne Rey de la façon dont ils interprètent les desopilantes opérettes du dimanche.

« Coco Bel-Ciel » et « Souviens-toi de Clémentine » sont pour eux une source de succès.

L'abondance des matières nous oblige à reculer au prochain numéro, notre appréciation sur la tyrolienne Marie Caze.

CASINO

L'établissement de la rue de la République est trop habitué au succès pour que nous ayons à l'affirmer. L'original Belaks, un équilibriste japonais dont l'éloge n'est plus à faire, obtient chaque soir beaucoup de succès dans ses exercices étonnants.

M. Gordon est également fort applaudi. Mlle J. Conti, Mme Defresny, le désopilant Chemin, Mlle Flotow, M. et Mme Dubreuil, MM. Laborde, Perrin et Prudon, sont également rappelés avec enthousiasme.

Félicitons particulièrement Mlle Jeanne Conti, charmante dans ses différentes chansonnettes, et Mme Defresny, que le public lyonnais connaît depuis longtemps.

M. Dufour est, lui aussi, très applaudi dans ses danses abracadabrantes.

DORSAY.

LES HIRSUTES

L'intelligence, le rire et la gaieté n'ont point encore disparu du Quartier-Latin, malgré les trompeuses hécécés qui y versent, jusqu'à une heure avancée de la nuit, la bière qui empâte l'esprit. Nous avons eu les Hydropathes, nous avons les Hirsutes. Je me souviens que dans le temps le mot hydropathe avait excité la curiosité de plus d'un chroniqueur de la rive droite, j'espère que le mot hirsute n'étonnera personne.

Donc, tous les vendredis soirs, dans le sous-sol d'un café du boulevard Saint-Michel, plus d'une centaine de jeunes gens se réunissent pour dire sur un théâtrique leurs diverses productions. Sans être dans une petite église d'admiration mutuelle, comme on l'a dit, on ne ménage pas les bravos à ceux qui les méritent.

Selon toute justice, remercions d'abord Emile Goudeau, le président, qui fut autrefois l'organisateur des réunions littéraires des Hydropathes. Ce charmant poète qui, là-bas, à Montmartre, dirige le *Châli-Nôir*, ce journal si parisien, a un bagage complet de jolies choses. Nous connaissons tous, presque par cœur, la *Renanche des Bétes* et des *Fleurs*, les *Gracs*, et bien d'autres poésies, qui ont paru dans son volume les *Fleurs de Blême*. Très connu, bien que Guillaume Livet, du *Voltaire*, ait cru le découvrir récemment, il sait présider avec beaucoup d'habileté, ce qui est assez difficile avec des esprits aussi gouailleurs.

Bien entendu, les poètes ou élèves poètes sont en majorité dans cette réunion, et si je voulais tous les citer, le directeur de la « Bavarde » serait obligé de m'arrêter.

Les Hirsutes sont fiers d'avoir eu Rollinat, comme les Hydropathes d'avoir produit pour notre plus grande gaieté Coqueulin cadet, Galipeaux, Villain et même Sarah Bernhardt.

Le poète macabre que Wolf a mis au jour, nous l'avons applaudi maintes et maintes fois, et nous en avons eu la primeur avant qu'il ne devienne la grande attraction du *Figaro*. Nous avons frissonné souvent, en entendant le poète-musicien chanter avec sa voix étrange les poésies tirées de ses Brandes, et nous attendons avec impatience ses *Névroses*. Le Tout-Paris paraît hier encore de lui, et tous les chroniqueurs des grands journaux ont cru devoir lui consacrer au moins un article.

Mais voici venir, non moins bizarre que Rollinat, et comme ce dernier, grand admirateur d'Edgard Poë et de Baudelaire, Jean Rameau. Aucun Wolf n'est venu découvrir le poète du Quartier-Latin, mais soyez sûr qu'un jour ou l'autre les trompettes de la Renommée sonneront pour lui. Ses vers, pleins de spleen et d'horreur, sont destinés à faire trembler les bourgeois qui s'endorment bêtement sur les vers de Lamartine.

Dans un genre bien différent, je citerai le timide Masson, dont je voudrais que vous connaissiez la *Balade du Dervier Sou* et *Par Devant Notaire*, ces vers pleins de douceur, ciselés et soignés, qui provoquent si souvent nos bravos; avouons pourtant que dites par un autre ses poésies gagnaient encore plus à être entendues.

Jules Lévy, le spirituel organisateur des Arts Incohérents, va bien aussi nous dire quelque chose de Paul Bihaud, et il le dit ma foi fort bien.

Il nous reste pourtant encore, des poètes dont j'aurais bien garde d'oublier le nom: Delacour, Décori frères, Herbert, Sénéchal, et surtout Edmond Horancourt, grand amateur de Névrosisme, et dont certaines poésies ont bien besoin d'être dites en vieux français, pour être entendues des dames qui sont dans l'assistance.

Je gardais pour la bonne bouche l'école fumiste, dont Sapeck est l'Allah et Allais le prophète. Après ceux-là, il faut tirer l'échelle, car il y a guère d'hydropathes qui pourraient résister au feu rouge dont on est pris quand Sapeck veut bien monter sur les planches. C'est bien le plus grand fumiste que je connaisse, ce caricaturiste ami de Richopin, de Pouchou le Sauvage, des Bouchoz, et avocat par désaveu. Un jour, il lui passa par la tête une idée bizarre, et il fonda le journal *l'Anti-Concierge* et l'on vit les gens sérieux de l'*Illustration* lui souhaiter la bienvenue. Quand, au quartier Latin, apparaît Sapeck, on s'attend forcément à quelque drôlerie d'un nouveau genre. Sapeck est un autre hirsute.

Inutile de dire qu'il vient aussi des peintres, ces producteurs d'un autre genre. Je vois au fond de la salle Villette, qui cause avec Somme, et Salis qui offre une cigarette à H. de Sta.

Ainsi, que ceux que j'oublie me pardonnent, car je voulais donner une simple idée des réunions littéraires des Hirsutes, et quand parfois vous auriez votre soirée libre le vendredi soir, allez aux Hirsutes et vous vous amuseriez mieux qu'aux réunions socialistes de Louise Michel. Vous y trouverez des poètes macabres.

Les intermèdes me permettront de parler un peu des musiciens, ces poètes d'un autre genre. Il est si agréable après des

vers ennuyeux (car forcément il y'en a), d'écouter Fragerolle, ce délicieux chanteur qui sait si bien tenir son auditoire dans l'admiration, je voudrais qu'il y eût davantage de musiciens pour faire passer plus facilement les vers des raseurs ennuyeux, dont les tirades, même patriotiques, ne suffisent pas pour vous amuser. Le *Chat Botté*, le *Tonnelier* sont de petits chefs-d'œuvre, dits par l'auteur.

Une Hirsute, d'un sexe qui n'est pas le mien, vient aussi de temps en temps, taper sur le vieux piano. Honneur aux dames, n'oubliez pas Marie Krynsinska.

On n'attend pas longtemps, car les derniers accords sont à peine plaqués que l'appel du Président, s'avance Leo Treznick. Un véritable Hirsute hirsute que celui-là, avec ses longs cheveux relevés à la bretonne. Tout le monde chez nous connaît la *Journée d'un Carabin*, qu'il a signé du nom de Pierre Infernal. Directeur de la *Nouvelle Rive gauche*, il a chez Yvanier son volume des *Gouaillouses*, qui pourrait déridier les plus sérieux.

Au barde chevelu, succèdent Georges Lorin, poète-dessinateur, dont j'admire sans aucune restriction la *Ronde des Bébes*. Lenôel, autre poète-dessinateur, qui chante puissamment les légendes bretonnes et dont le *Père Jean* émotionnait tendrement, Gayda, auteur de *l'Eternel Féminin* et Fernand Crécy, ce Pyrénéen étonnant qui nous a donné le *Miron*.

Mais il paraît que les monologuistes se sont aussi fait représenter, car j'aperçois Moynet, qui va peut-être nous dire son nouveau monologue *Gobart*; Grenet-Dancourt, auteur des *Noces de Mlle Loriquet*, qui se jouent à Cluny. On reçoit d'humbles prosateurs, des musiciens, des peintres, des prêtres, des socialistes, des militaires, et des gens qui écoutent et observent comme votre serviteur,

FANFARE.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

JEANNE CONFORT

Figurez-vous un peignoir orné d'un flot de malines desquelles émerge une petite tête blonde chiffonnée et polissonnée, c'est Jeanne Confort. Vraie frimousse de démon avec les cheveux semés à la chien, des yeux bleus très vifs et des lèvres minces qui sourient toujours. Madame est chez elle.

Son peignoir d'un rose tendre presque aussi pâle que les pétales d'une fleur qu'on aurait mise entre les deux feuillets d'un surmat s'harmonise bien avec la blancheur de son teint. La dentelle qui descend le long du vêtement en cascades vagabondes et les cheveux d'or cendrés sont assortis, si bien qu'on croirait que c'est une dame d'autrefois que la fantaisie a fait sortir de son cadre noir et de son fond de pastel, si elle n'était aussi vive qu'une linotte, aussi baillardeur qu'une tauvette. Elle chante, elle bavarde, court, remue des étoffes et fait cent tours en une minute. On dirait d'une petite poupée.

Or cette petite poupée est née à St-Jean-de-Maurienne.

Vous connaissez sans doute St-Jean-de-Maurienne, là-bas dans les montagnes, une petite sous-préfecture qui n'a de remarquable que sa cathédrale, ou le beaud, homme chauve et mielleux s'il en fut fait admirer compunctuellement aux voyageurs les deux doigts de St-Jean-Baptiste, lesquels par un miracle inexplicable vinrent un beau jour il y a bien longtemps de cela, — dit la légende — vinrent se loger dans le sein de Ste-Thècle qui les rapporta en Savoie. Il faut avouer qu'ils étaient un peu polissons les doigts de l'austère St-Jean ! Mais passons !

Jeanne naquit à St-Jean-de-Maurienne en 1804, un historiographe digne de foi m'a juré que c'était au printemps; la chose est bien possible, puisque je suis né moi, un matin de printemps, alors que les violettes risquaient pour la première fois la tête à leurs fenêtres de verdure, et fixaient sur l'azur du ciel leurs naïves prunelles de fleurs des champs !

Ses parents étaient de petits commerçants, pas très riches; l'or n'abonde pas en Savoie; on la mit à l'école parce que c'était la coutume et qu'il fallait qu'elle fit sa première communion; elle apprit ce qu'elle voulait, pas grand chose. Elle était intelligente et lisait beaucoup; ses lectures lui donnèrent plus qu'elle n'avait appris en classe.

Elle avait douze ans lorsque sa mère vint à mourir. Elle l'aimait tendrement. Restait le père, homme jeune encore et qui ne tarda pas à se remarier. Comme il arrive presque toujours dans ces occasions, Jeanne fut délaissée. Une femme n'a guère de tendresse pour un être qui lui n'a pas engendré, surtout quand on le dit: C'est ta fille. On ne s'occupait plus d'elle.

On ne tarda pas à la placer chez une couturière pour se débarrasser d'elle.

Jeanne ou plutôt Baptistine, car quoi qu'elle possédât ce doux nom, elle ne répondait guère qu'au second lorsqu'elle était à Saint-Jean, Jeanne entra donc dans un atelier. Malheureusement elle n'avait guère le goût du travail; le contact des étoffes qui lui étaient jusqu'alors inconnues éveilla en elle ce démon qui naît avec la femme et se montre un jour ou l'autre. La coquette, ce démon là, c'est l'ange gardien des filles d'Ève.

Elle prit goût à la toilette. Elle désira des falbalas. Elle passait de longues heures à s'admirer et à se parer de rubans divers. Elle piqua des fleurs dans sa blonde chevelure et devint l'une des fillettes les plus élégantes de la ville.

Elle eut désiré que tous les jours fussent des dimanches, afin de pouvoir faire chaque matin parade de ses beaux atours à la cathédrale. Quelle joie était pour elle la messe du dimanche: comme elle combinait d'avance les poses qu'elle prendrait, les rubans dont elle s'ornerait et la façon dont elle mettrait son chapeau. Ces choses lui troussaient continuellement la tête.

Le grand jour venu elle partait. Il fallait qu'on l'admirât dans la vieille église, où jadis ces aînées aux têtes embéguinées étaient, elles aussi, venues pour se faire admirer par les damoiseaux de la cité.

La messe terminée, elle allait se promener à la source de Chaillon, une petite source presque imperceptible qui sort d'une grotte et qui est chaude. C'était le rendez-vous de la fashion. Comme elle était heureuse de sourire à tel ou tel autre clerc de

notaire et comme elle riait en elle-même en songeant que le lendemain le jeune homme parlerait avec des clignements d'yeux de Baptistine la petite modiste!

Un beau jour elle cassa la tirelire dans laquelle elle mettait ses économies d'ouvrière, elle compta. La somme était assez rondelette, elle eut un frémissement de joie. Elle allait donc dire adieu à St-Jean-de-Maurienne, quitter la vieille cathédrale et sa crypte, quitter la source qui murmure, quitter les montagnes couvertes de pins. Elle n'apercevait plus dans ses promenades la grande Croix de saint Jean-Baptiste toute blanche et perchée à travers les rochers, si haut qu'on la voit à peine de la ville. Elle allait quitter cette cité où toutes les maisons étaient lézardées par les tremblements de terre. Le lendemain, sa patronne ne la vit pas à l'atelier. Elle était partie pour Lyon. Il n'y a pas encore trois ans de cela.

Elle fut placée chez une couturière à St-Rambert à l'Île-Barbe. C'était presque un exil, aussi n'y resta-t-elle pas longtemps.

Elle ne tarda pas à venir travailler dans la rue Jean de Tournes. Il venait là des épinglées en grandes toilettes. Cela lui donna des idées, elle ne connaissait pas encore ces dames-là. Comme on ne se gênait pas pour raconter devant elle les aventures de ces belles chalandes, elle sut bientôt ce dont il s'agissait. La couturière de Théo et de Miss Mascotte acheva de lui expliquer la chose. Elle se mit à réfléchir. Pourquoi n'aurait-elle pas de ces toilettes et pourquoi n'en commanderait-elle pas au lieu d'en confectionner pour les autres.

Lorsqu'elles passaient devant la brasserie, elle voyait les serveuses en blancs tabliers qui riaient avec les consommateurs. Tout le monde paraît s'amuser joliment! pensa-t-elle; il me semble que je ne serais pas de trop dans la société de ces gens qui rient si fort.

Un beau jour elle se laissa éblouir par l'irréprochable cravate blanche d'un gentleman de notre ville. C'était un marchand de cordial. Il la trouva gentille et lui dépeignit sa flamme. Comme elle n'avait pas encore entendu de madrigaux, elle se laissa tenter, pensant: Gen est pas le diable puisqu'il a une cravate blanche.

Le gentleman lui loua une chambrette où elle resta environ deux mois; puis à peu l'amour du luxe étant né chez elle, elle abandonna chambre et protecteur; et cela ne lui plaisait pas de jouer à la Missette.

Elle fit la connaissance d'un jeune homme de très bonne famille, qui lui mublait un petit appartement rue Centrale.

Jeanne était lancée; elle était presque une épinglée déjà. On avait fait l'imprudence de la conduire chez Matossi. Cette visite la perdit. Elle vit une foule de belles petites qui riaient à belles dents sans se faire de bile et dont les bras étaient ornés de diamants. Elle eut un remords, elle était trop sage!

Son amant s'étant aperçu de son inconstance, ne tarda pas à l'abandonner. C'est alors qu'elle alla se fixer rue Confort! La petite Baptistine de St-Jean-de-Maurienne devint Jeanne Confort. Combien de doigts indiscrets étaient venus froisser la dentelle de son corset depuis son départ de la rue Jean de Tournes. Elle eut pu penser à Ste Thècle!

Jeanne n'était qu'une demoiselle légère, demi-légère même; Jeanne Confort est une demi-mondaine.

Le bataillon de Cythère lui ouvrit ses rangs; elle marcha aux côtés d'Ida, de Titine et de Jeanne Childébert.

Celle-ci ne tarda pas à devenir sa plus intime amie.

Quelques mauvaises langues plaisaient même sur l'amitié qu'ont ces deux tendresses l'une pour l'autre. Peut-être ont-elles tort, peut-être ont-elles raison. Les mauvaises langues ont mission de jaser, qu'elles jassent!

Jeanne Confort et Jeanne Childébert habitent actuellement un très coquet appartement dans la rue Pizet. Un meuble attire l'attention dans le salon, c'est une table de jeu.

Les deux belles adorent les cartes; lorsque leurs amies viennent leur rendre visite, il est rare qu'elles ne les prennent point de faire avec elles une partie.

La dame de Pique est chez elle dans le boudoir de Jeanne Confort, aussi n'hésite à lui conseiller de se déguiser en cartomancienne pour le prochain carnaval; et savez-vous pourquoi? La belle se fait dire la bonne aventure. Voilà qui va bien vous faire rire, madame, mais qui me dit que vous n'avez pas la même superstition? vous avez pâli l'autre soir, lorsqu'à table, j'ai fait choir la salière!

Vous souvient-il de cela? Chaque semaine, la tireuse de cartes débarque chez ces dames. Elles lui font une foule de questions; je crois bien qu'au fond elles ne croient guère à ce que leur prédit la bonne femme.

J'ai connu une vieille mégère qui ne connaissait pas ses lettres et qui prétendait savoir lire couramment dans l'in-folio du Destin!

Les deux Jeanne ont leurs auteurs favoris: Mario Uchard, Stall, Ulbach, Belot, Bouvier et Silvestre.

Boccace et Brantôme sont représentés en leur bibliothèque par deux volumes superbement reliés.

Boccace, qu'on ouvre de temps en temps, donne de la gaieté aux heures moroses; quant à Brantôme, il repose sur un guéridon avec un sans gêne étonnant. Là, le vieux Bourdelle semble dire: Je suis chez moi!

Il est chez lui en effet, et il pourrait fort bien, s'il n'était pas aussi paresseux, ajouter l'histoire des deux Jeanne à la suite de celles qu'il raconte d'une si ébaudissante façon sur les innombrables honnêtes dames qu'il a connues.

Un autre volume attire l'attention, il n'est pas bien gros, mais sur la couverture d'un jeune clair se joue toute une armée de diabolots à travers une multitude de petits cœurs transpercés de flèches.

C'est l'*Oracle des Dames* et des *Demotesses*, livre étonnant s'il en fut oncques. Les histoires les plus abracadabrantes y sont racontées avec une fantaisie qui parviendrait à faire rire les plus moroses.

On assure que ce livre fut fait jadis par l'illustre Pythonisse d'Andorre, il y a bien longtemps de cela, si longtemps qu'on ne cherche même pas à connaître la date.

Il est transmis de génération en génération, et survivra peut-être jusqu'au jugement dernier.

On assure que les cocottes du temps de la Pythonisse l'avaient en grande vénération.

Cela ne m'étonne pas! Très aimable, Jeanne Confort, lorsque ses compagnes viennent la voir, ne manque jamais de faire une réusite en leur honneur, puis elle leur offre un verre de liqueur et des cigares. D'imperceptibles cigares qu'elle a sans doute rapportés du gars de Guillaume Toll. Presque aussi blonde qu'elle, ils font naître une fumée aussi bleue que ses yeux.

Jeanne Confort est toujours gaie; très vive, elle babille sans cesse; je vous l'ai dit on croirait une petite poupée: elle n'est pas jolie, mais elle possède une de ces petites frimousses éveillées et réjouies qui plaisent.

Ce n'est pas une grande dame; elle n'est pas distinguée et ne pose pas. A quoi sert singler les duchesses lorsqu'on n'est pas. Au reste, si vous voulez savoir ce qu'elle est allée le demander au vieux Brantôme, qui se prélassait voluptueusement sur le tapis vert d'un guéridon du salon, et la suit d'un oeil malin lorsqu'elle trotte avec des airs d'oïsele en gaieté, dans son long peignoir rose pâle orné de dentelles blanches.

NESTOR.

PAR-DEVANT NOTAIRE

Par-devant Maître Amour, notaire au pays bleu, Out comparu, suivant usage d'icelles lies, Le sieur John de Moutin, écuyer en Sorbonne Et ce sieur docteur de faculté mignonne, Et Geneviève Agnès de Poussepin. De bonne vie et mœurs, mais sans être certain; Lesquels ont déclaré par volonté commune Unir pour p. i. leurs biens et leur fortune Dont l'inventaire suit, par nous dument dressé :

— A savoir: Un logis quelconque peu l'imbriqué, Immédiatement sous les toiles faïdières, Avec un mobilier sur toutes les gouttières, Un lit et ce qui fait pour tout dormir la nuit, Un état de miroir, et sur la muraille, Un tableau figurant une vieille bataille, Un fusil à long et court d'un désigné, Boutelle le matin et chaudière le soir, Quelques choses ayant l'air d'une bibliothèque, Et différents objets sans valeur intrinsèque, Le tout constituant l'avoir particulier Dudit sieur de Moutin, en tant que mobilier.

— La demoiselle Agnès, en ce qui la regarde, Apporte les trésors de sa beauté mignonne, Le gentil capital de ses dix-huit printemps Et le titre étendu de ses quatre-dents. Item, de longs cheveux noirs et d'antoinette, Des yeux de valeurs noirs à damier saint Antoine, Et de maux après tout nous aurions voulu Nous-même constater la valeur de visé, Faute de quoi passons sous silence en cet acte.

— Interrogés tous deux quant à la somme exacte, Des rapports pécuniaires de chaque contractant, Out de leur ne pas avoir un sou comptant Et dehors de cela rien au pays d'Espagne, Et d'espérer fonder sur un oncle de Bretagne.

— Lors, avons demandé promesse aux deux conjoints De suivre, respecter, observer et tous points Les saints commandements de la loi naturelle, De garder les devoirs d'un tel mariage, De bannir jalouse, humeur et colère, Et de s'aimer autant que faire se pourra.

— Tous deux, nous répondant de manière conforme, Et les avons requis de signer la loi, A signer en cet acte afin de faire foi, Ledit sieur de Moutin a posé son paraphe, Et demoiselle Agnès, moins forte en orthographe, A, sans cérémonie et pour légaliser, Approuvé d'une croix et soignée d'un baiser.

Pour copie conforme, délivrée sans frais au sieur SALLIS, cabaretier, ARMAND MASSON.

COURRIER DE LA MODE

Il est toujours prudent de conserver précieusement toutes les choses démodées qui n'ont aucune valeur, car la mode a des révolutions. Les choses démodées sont toujours sûres, à un moment donné, de leur être réparées des étoffes ou des garnitures que l'on était en droit de croire à tout jamais plongées dans l'oubli.

C'est ce qui arrive pour le chinchilla et le pectin; le retour de ce dernier était prévu, quand la souche et les brandebourgs se sont montrés; cette fourrure en est presque l'accompagnement forcé.

Et, à la rare qualité d'être jeune, ce qui n'est ordinairement pas le propre des fourrures, qui ont toutes un petit air plus ou moins douillet. Avec la pelisse classique, bordée d'astrakan, le manchon d'astrakan est de rigueur. Il en est de même pour les manteaux de velours et de peluche frappée, ornés de chinchilla, avec cette bande sur un manchon de velours ou de satin doublé de peluche argentée, tandis que le manchon d'astrakan doit être entièrement fait avec cette fourrure pour être correct. Le toque d'astrakan à bords d'oiseau de proie, posée de côté, complètera cet ensemble pour les jours très-froids de l'hiver.

Pour aller avec toutes les toilettes, ce sont les manchons de plume de coq qui obtiennent la cote parmi les autres fantaisies. Ce qui nous conduit à dire que les très-fines: pour être réellement élégantes, il faut que les plumes soient longues, très-courtes et possédant cette belle teinte v. r. d'or, qui n'admire tant dans le plumage de certains coqs. Une autre chose fantaisie consiste en grands cols de fourrure, qui se mettent à volonte sur tous les vêtements, et qui sont extrêmement commodes.

Il sont faits en forme de châle, ils descendent en pointe jusqu'à la ceinture: on se sent même dans la ceinture des pelisses russes, comme on en fait beaucoup pour les jeunes filles.

Elles sont, comme nous le verrons le savent, faites de deux parties et à la taille, où les plus sont retenus par une ceinture en pareil. Cette forme se fait en vigogne bleue, verte ou noire.

Elles sont souvent froncées aussi dans le dos, mais la ceinture commode seulement au-dessous du bras. Il est facile de s'imaginer à quel point le col doit nous protéger, d'agrande à ce moment un peu négige par lui-même.

Voici venir le moment des étrangetés, et nos lectrices nous sauront gré de leur en indiquer ce qui se fait de plus nouveau en fait de fantaisies et d'accessoires de toute sorte.

Les cols sont plus que jamais assortis aux costumes; bas à carreaux pour les écossais, bas rayés pour les limonades, bas à semis et à fleurs pour les robes brodées; enfin, bas à jour mêlés d'or et d'argent, brochés de très-groses fleurs, pour les toilettes habillées. Quelques paires bien assorties sont toujours un cadeau agréable aux jeunes filles. Les pélerines de cocher sont toujours à la mode, surtout pour les jeunes filles et les jeunes femmes minces.

La sveltesse est la condition exigible pour ce genre de vêtement. Les personnes qui ne veulent pas faire de grandes dépenses en faisant les pélerines en castor, loutre ou autre fourrure chère, prennent de la ratine, sorte de peluche aux garnitures de costumes et de manteaux. Les gants de Suède, naus naturels, sont portés de temps en temps, mais ils ne sont pas très-élégants. Le gant de Suède blanc, qui est un peu rare, beaucoup d'hiver, doit être, au contraire, juste à la main. Pour promenades et visites, les gants de Saxe et les gants de peau lisse sont toujours préférés. Les gants noirs, très-longue,

se portent avec les toilettes noires très-habillées et certaines toilettes de laine complètement blanches et montantes.

Cette origine, il est peut-être à regretter, à condition de grands biens compris. Les robes de chambre, de grande soignée et de bul se garnissent de touffes de plumes d'autruche; on les jette dans le gaz, le crêpe de Chine et le sarah et on les attache souvent par une agrafe de perles ou d'or. Les oiseaux sont également très en faveur, même pour les robes demi-décolletées. Un oiseau, placé très-haut près du cou, fait très-grand effet dans un décolleté carré.

C'est une fantaisie de laquelle il faut user modérément, afin de ne pas ressembler à une volière; il ne faut pas choisir non plus des oiseaux de grande taille, cela devient facilement ridicule, témoin un énorme lophoptère, qu'un grand artiste d'un théâtre de Paris, a lancé il y a peu de temps, sans la moindre succès. Le goût naturel des femmes les met en garde contre ces excentricités.

BLANCHE DE GERY.

LIRE PANURGE

Le nouveau journal hebdomadaire très parisien, qui vient de faire par lre MM. HAILLY ALIS et FELICIAN CHAMPSAUR, Papier de luxe, illustrations originales.

Sommaire du n° 11 :

Profil Perdu de M^{me} Sarah Bernhardt, Arsène Houssaye, Poème: Les Assiétés peintes, Paul Marrot. Les débits de M. Sardou, Jules Claretie. En habit noir: L'assaut d'une première, Le Petit Duc, Fédora, Guillaume Livet, Le Chic, Baronne de Beaulieu, Sarah Huisser, Félic. Champsaur, Paris-Argent, A. Moine, (Dessins de Viéto, S.-M. Jacobs, de Henry Souain, etc.)

Pour recevoir franco un numéro spécimen de cette magnifique publication, adresser 0.60 cent, en timbres-poste, 46, rue d'Aumale, 46, Paris.

Abonnement :

Un An, 25 francs. Six Mois, 13 francs.

Le *Moniteur de la Mode* peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

TEXTE. — Modes, description des toilettes, par M^{me} Gabrielle d'Éze. — Correspondance. — Lettres d'un douairier, par M^{me} la comtesse de BASSANVILLE. — Choses et autres, par X. V.-P. — Le Bessé, nouvelle, par Adolphe BARD. — Variétés: les plantes cultivées en pot, par T. B. — Échos, par CHAPELLE. — Théâtres, par J. de R. — Manuel de ménage, par JENNY DES MARTELS. — Garnet du Sphinx. — Revue des magasins et avis divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1957 C, dessin de Jules DAVID: toilettes de soirées.

ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE. — Un nouveau modèle de chapeau, dessiné par E. PRÉVAL; des modèles de bijoux, éventails, épingles, tapisserie, etc.; une jolie toilette d'opéra ou de dîner; une autre toilette de marie, ces deux nouveaux modèles dessinés par H. JANET.

Le *Moniteur de la Mode* paraît tous les samedis, chez A. GOUSSAUD ET FILS, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Nous signalons et nous recommandons vivement à nos lecteurs le Bulletin d'éducation militaire que publie la librairie KARAYAT, FRANCES, et dont notre confrère, M. Desré LACROIX est le rédacteur en chef.

Ce Bulletin, dont nous avons sous les yeux, les deux premiers numéros, poursuit le but patriotique de préparer la jeunesse à la vie du soldat, en lui inculquant les principes de discipline d'honneur et d'abnégation, en lui rappelant les gloires de notre pays, les beaux faits de dévouement à la Patrie et au devoir qui sont l'honneur de nos armées et de leur expliquer nos revers et nos malheurs. Son but est également de élargir les résultats des concours, les actes individuels, dignes d'éloges aux maîtres et de désigner à contribuer à un commencement d'insurrection militaire n'publiant des notions sur la gymnastique, la géographie, la topographie, les exercices de tir, etc., etc.

Le Bulletin paraît le 1^{er} et le 11 de chaque mois.

Voici le sommaire du troisième numéro: Les deux mutilés. — Tableau d'honneur des belles actions. — Géographie militaire. — L'apprenti soldat. — Documents officiels relatifs à l'enseignement de la gymnastique et des exercices militaires. (Drapeaux délivrés aux bataillons scolaires). — Échos et nouvelles (Paris et Départements). — Avis et renseignements. — Pensées et maximes. — Les jeux de l'esprit. — Petite aux lettres.

Charade

L'homme étant mon premier se compare au cheval Devant lui les petits n'ont levé la tête. Mon second féminin, numeral s'entend... C'est mon entier, lecteurs, qu'à tous je vous souhante.

Achille.

Récréation

Avec une des trois premières lettres de chaque ville capitale des pays suivants, former le nom d'un crémeux et fort goûté des dîners.

CHINE, FRANCE, ITALIE, PORTUGAL, ESPAGNE, IRLANDE, ÎLES BRITANNIQUES, PERSÉ, AUTRICHE.

GABRIEL VERNAC.

PETITE CORRESPONDANCE

Ont trouvé les Solutions: — M^{me} Martineau et Eugène Sobich des Jacobins. — Yves Roche — R. O. — Estérop à Langres. — Roco-Lolo — Ring à Lyon. — Georges à St Étienne. — M^{me} Tullier de Balguy à Bordeaux. — A. F. à Rennes. — Babassol à Bordeaux. — X. Y. à Strasbourg. — Beauchoux de la Filotière à Lorient.

AVIS IMPORTANT. — Nous recevons chaque jour une foule de lettres non attachées à qui ne sont insuffisamment. Nous serons à l'avenir dans la nécessité de les refuser.

Les Correspondances des 1^{er} et 2^{es} éditions doivent nous être parvenues le lundi. Celles des 3^e et 4^e éditions, le mardi. Enfin celles des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e éditions, le mercredi.

</